QUATORZIÈME ANNÉE. — N° 330 1er Octobre 1910 LE NUMÉRO : 50 CENT.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

RENTRÉE DE MADAME E. GASTON MERY

Notre zélée directrice Mme E. Gaston Mery est rentrée à Clichy. Nos lecteurs et amis peuvent lui adresser de nouveau toutes lettres à l'adresse qui est indiquée sur la couverture.

LA VUE A DISTANCE

M. Duchatel ayant communiqué à M. Jules Bois son livre inédit très remarquable sur La Vue à distance, *nous commencerons à en publier prochainement d'importants extraits. Mais pour mieux mettre en goût nos Lecteurs, nous donnons dès maintenant la préface inédite due à un des savants qui ont le plus fait pour l'extension des sciences psychiques et métapsychiques, M. Joseph Maxwell. Nous sommes persuadés que cette belle étude aura beaucoup de retentissement dans toute la presse spiritualiste.*

Mon ami, M. Duchâtel, m'a fait l'honneur de me demander une préface pour son livre : *La Vue à distance ;* j'ai accepté avec plaisir, parce que je considère que l'importance du problème étudié, la manière dont il a été analysé et la finesse des solutions proposées font de l'œuvre de M. Duchâtel un des travaux les plus dignes de l'attention des chercheurs.

La psychométrie existe-t-elle? L'auteur répond par l'affirmative et cite des exemples à l'appui de sa doctrine. Je suis de son avis sur ce point. Il semble que certaines personnes aient la faculté, soit spontanément, soit par l'intermédiaire d'un objet matériel, de se mettre en relation avec des choses ou des gens inconnus et souvent fort éloignés d'elles.

Cette faculté n'est pas toujours à l'abri des erreurs, et son incertitude justifie la prudence de ceux qui l'étudient avec une bienveillante sincérité, mais qui ne s'y fient pas. Car, je crois être d'accord là-dessus avec M. Duchâtel, on peut obtenir des indications exactes avec certains sensitifs, mais ces indications peuvent quelquefois, malgré leur exactitude, s'appliquer à des personnes ou à des époques autres que celles dont le consultant a l'idée.

Par conséquent, non seulement les bons psychomètres *honnêtes et bien doués* sont rares, mais encore leurs impressions ne sont pas toujours sûres à cause de leur indétermination. Il ne faut jamais régler sa conduite sur leurs indications.

Cette réserve faite, je reconnais volontiers que souvent les sensitifs donnent des descriptions fort exactes du caractère, de l'aspect physique, de l'existence passée des personnes ayant possédé l'objet qu'elles touchent ou ayant été en relations avec le consultant.

Quelle est la cause de cette sensibilité particulière ? L'analyse de M. Duchâtel le conduit à écarter la simple lecture de pensée et les raisons qu'il donne sont convaincantes. Bien que je croie trouver dans une certaine communication des *images mentales* l'explication ordinaire de la psychométrie, j'admets que dans les cas cités par l'auteur cette hypothèse devient trop compliquée pour être probable.

Y a-t-il un fluide particulier qui émane de chacun de nous, qui est le véhicule et comme le prolongement de nous-mêmes et qui teint de notre couleur propre les objets ayant été en contact avec nous ? Faut-il croire avec le poète que :

> Partout où nous avons passé
> Quelque chose de nous demeure?

Telle paraît être l'opinion de M. Duchâtel, et je dois dire que son analyse des faits observés est un excellent plaidoyer en faveur de son hypothèse. Cette théorie explique en effet des phénomènes qui sont moins intelligibles dans d'autres systèmes ; par exemple l'aptitude spéciale de certains psychomètres à percevoir les gens par leur côté *intellectuel ou matériel* et leur *affinité élective* pour certains possesseurs d'un objet. La doctrine de l'auteur permet une classification très logique et très simple des sensitifs ; elle permet aussi de prévoir une classification possible des effluves émanant des individus.

Mais M. Duchâtel n'a pas limité son analyse à ces éléments du problème ; il a essayé de déterminer la cause générale de la faculté qu'il examinait et il a voulu trouver une loi qui rendît compte à la fois des vérités et des erreurs. Cette recherche l'a d'abord conduit à l'étude du mécanisme psychologique de la psychométrie ; il a mis en évidence, avec beaucoup de clarté, l'indifférence des moyens employés. Ses observations confirment les miennes ; la sensibilité particulière des sujets est indépendante du procédé qu'ils emploient pour déterminer l'état psychique favorable à l'exercice de leur faculté. Les lignes de la main, les cartes, les épingles, jouent le rôle d'inducteurs de cet état particulier ; l'auteur paraît avoir encore raison lorsqu'il associe cet état à l'activité subconsciente.

Chez beaucoup de sensitifs, on observe une véritable *trance* hypnoïde, laissant supposer l'existence d'un « état second » dans lequel la conscience organique, ou subconscience, cesse d'être refoulée au second plan par la conscience personnelle. Les sujets qui restent en apparence à l'état normal m'ont

paru subir eux-mêmes une éclipse plus ou moins grande de leur personnalité normale, ce que révèle leur concentration psychologique sur leurs impressions. Leur parle-t-on brusquement d'autre chose, ils éprouvent une sorte de malaise, correspondant à un réveil brutal de leur conscience ordinaire.

Je tiens donc les conclusions de M. Duchâtel pour fondées. La psychométrie est une faculté qui est en connexion avec la conscience organique; c'est ce qui explique le caractère symbolique de certaines perceptions hallucinatoires ou à forme d'hallucinations embryonnaires, accusées par les sensitifs. Ce que dit l'auteur du symbolisme est fort juste; il montre que le caractère synthétique et concret, la *dramatisation*, la *mise en scène*, est un trait commun à toutes les manifestations de l'activité subconsciente de l'esprit. M. Duchâtel signale avec raison l'analogie des impressions psychométriques avec les messages télépathiques et les rêves.

La probabilité en faveur de l'exactitude de la théorie de M. Duchâtel est confirmée par son examen des erreurs. Cependant je lui ferai sur ce point une critique; il a borné son analyse à deux grandes classes d'erreurs, celles de sexe et celles de direction : j'aurais voulu qu'il apportât son ingéniosité et sa pénétration à l'étude de toutes les erreurs. J'espère qu'il ne reculera pas devant cette tâche, bien qu'elle soit difficile ; la manière dont il a déterminé les causes des erreurs de sexe et de direction nous donne le droit de lui demander qu'il continue l'œuvre commencée.

Quelle est l'influence de la santé, de la fatigue, sur les facultés des psychomètres? J'ai lieu de penser que la fatigue peut vicier les résultats d'une manière notable. Si cela est vrai, il y aurait là une indication précieuse pour les sensitifs eux-mêmes.

Je n'ai pas besoin de dire combien je suis disposé à me ranger aux côtés de M. Duchâtel lorsqu'il affirme énergiquement le caractère normal de la sensibilité psychométrique. Mes recherches, patiemment poursuivies, n'ont fait que m'affermir dans la conviction exprimée par moi en 1903. Les facultés « psychiques » n'ont rien de commun avec l'hystérie et la névropathie. Leur exercice, sans abus bien entendu, ne peut faire aucun mal.

Car, il faut le dire en terminant, ces facultés existent à des degrés divers, chez tout le monde, et M. Duchâtel a raison de l'écrire : Philosophiquement, la psychométrie n'est que le cas particulier d'une loi générale de l'esprit, celle qui préside à la connaissance intuitive. Il peut paraître extraordinaire, au xxe siècle, de considérer l'intuition comme un des modes généraux de la connaissance ; c'est cependant à cette conclusion que l'on doit arriver si l'on veut mettre la psychologie d'accord avec tous les faits observés. L'œuvre importante de M. Duchâtel est une pierre apportée aux fondations de l'édifice où s'abritera la philosophie future ; il faut le féliciter de s'être dégagé de tout préjugé et de tout parti pris, mais il faut aussi lui dire que les résultats de ses recherches passées sont tels qu'ils donnent le droit de lui réclamer de nouvelles investigations.

Joseph Maxwell,
substitut au procureur général de la Seine.

Enquête de l'« Echo du Merveilleux » sur le Merveilleux et la Métapsychique

Réponse à M. JULES BOIS

M. Jules Bois me demande fort aimablement d'ajouter à mon article de l'*Echo* quelques considérations sur la proposition suivante : « La nécessité constante d'un médium et cette loi que le fait métapsychique résulte de lui, s'accomplit en lui et par lui ».

M. Jules Bois n'exclut pas l'intervention possible de causes plus profondes, mais que ce soit auto-suggestion, suggestion ou intervention de forces étrangères, toujours, à son avis, le véhicule est l'être humain vivant.

Cette proposition, pour être exacte en bien des cas, ne me semble pas devoir être généralisée. Le professeur Lombroso, après une minutieuse enquête sur les phénomènes de hantise a dit (Voir *Annales des Sciences psychiques* février 1908) :

« Dans les maisons hantées, où l'on voit se mouvoir tout à coup, vertigineusement, des bouteilles, des tables, des chaises, etc., personne ne voudra parler d'influences de *médium*, puisqu'il s'agit souvent de maisons inhabitées où ces phénomènes se produisent parfois pendant plusieurs générations et même pendant des siècles. »

Comme MM. Jules Bois et G. Le Bon, Lombroso avait longtemps cherché la cause des phénomènes spirites dans le médium lui-même et attribuait ces manifestations à l'action des forces émanées du sujet.

Mais un grand nombre de faits observés par lui au cours de nouvelles expériences vinrent infirmer cette hypothèse et en démontrer l'insuffisance...

Ce fut d'abord la simultanéité de certains phénomènes au cours des séances ; il n'était pas possible d'admettre que la force psychique du médium puisse non seulement se transformer à la fois et au même instant en force mo-

trice et en force sensorielle, mais encore agir en même temps en plusieurs directions différentes et pour des buts distincts.

Il y a ensuite des faits qui se produisent contre la volonté du médium, contre la volonté des assistants et même contre celle de l'entité qui opère... Il peut donc intervenir dans les phénomènes spirites une volonté qui ne trouve son origine dans aucun des organismes humains réunis dans la salle...

Dans le phénomène de la trance, on voit se manifester des énergies motrices et intelligentes qui sont étrangères, supérieures et disproportionnées à celles du médium.

La lévitation complète du médium, par exemple, ne peut être expliquée par l'action d'une force provenant du sujet même qui s'élève au-dessus du sol. Le centre de gravité d'un corps, en effet, ne peut se déplacer dans l'espace, si une force externe n'agit pas sur ce corps.

Enfin, des impressions radio-actives ont été obtenues sur la plaque photographique en dehors de toute possibilité d'action radio-active du médium ou de l'un quelconque des assistants.

Voici ce que dit à ce sujet le docteur Venzano (Voir *Annales des Sciences psychiques*, 1er février 1908) :

« Dans une séance à Milan, lorsqu'Eusapia était au plus fort de sa trance, nous vîmes apparaître, à droite, moi et ceux qui m'avoisinaient, une forme de femme bien chère qui me dit une parole confuse : « Trésor », me sembla-t-il. Au centre se trouvait Eusapia endormie près de moi et au-dessus le rideau se gonfla plusieurs fois ; en même temps, à gauche, une table s'agitait dans le cabinet et, de là, un petit objet était transporté sur la table du milieu.

« A Gênes, le Dr Imoda observa que tandis qu'un fantôme ôtait de la main et redonnait une plume à M. Becker, un autre fantôme s'appuyait sur lui, Imoda. »

« Une autre fois, tandis que j'étais caressé par un fantôme, la princesse Ruspoli se sentait toucher la tête par une main et Imoda sentait serrer avec force sa main par une autre main. »

On ne peut croire que la force psychique d'un médium puisse agir en même temps en trois directions différentes. Comment concentrer une action assez forte pour obtenir des phénomènes plastiques sur trois points séparés ?

La même observation s'applique aux phénomènes d'écriture directe. Un jour, à Orange, en plein midi, au cœur de l'été, alors qu'au dehors toute vie semblait suspendue et qu'on n'entendait que le chant des cigales et les plaintes du vent, j'étais assis près d'une table, chez un de mes amis, marchand de nouveautés, avec deux autres personnes, occupées à écrire et penchées sur leur travail. Je vis descendre dans le vide, au dessus de ma tête, un lambeau de papier qui semblait sortir du plafond et vint lentement s'abattre dans mon chapeau placé sur la table, près de moi. Deux lignes d'une fine écriture, deux vers y étaient tracés. Ils contenaient un avertissement, une prédiction me concernant et qui s'est réalisée depuis. Je suis convaincu que les deux personnes présentes n'étaient pour rien dans ce phénomène, qu'on ne saurait expliquer par la suggestion ni la subconscience. Quant à moi, je ne suis nullement médium.

Fidèle à la méthode expérimentale, je présenterai encore quelques faits établissant la réalité d'interventions étrangères et fournissant des indications sur leur nature et leur identité. Les faits, en effet, me semblent beaucoup plus éloquents que tous les commentaires.

Voici la reproduction d'un procès-verbal que j'ai entre les mains :

« Le 13 janvier 1899, douze personnes s'étaient réunies chez M. David, place des Corps-Saints, 9, à Avignon, pour leur séance hebdomadaire de spiritisme.

« Après un moment de recueillement, on vit le médium, Mme Gallas, en état de trance, se tourner du côté de M. l'abbé Grimaud et lui parler dans le langage des signes employés par certains sourds-muets. Sa volubilité mimique était telle que l'esprit fut prié de se communiquer plus lentement, ce qu'il fit aussitôt. Par une précaution dont on appréciera l'importance, M. l'abbé Grimaud ne fit qu'énoncer les lettres à mesure de leur transmission par le médium. Comme chaque lettre isolée ne signifie rien, il était impossible, alors même qu'on l'eût voulu, d'interpréter la pensée de l'esprit ; et c'est seulement à la fin de la communication qu'elle a été connue, la lecture en ayant été faite par l'un des deux membres du groupe chargé de transcrire les caractères.

« De plus, le médium a employé une double méthode, celle qui énonce toutes les lettres d'un mot, pour en indiquer l'orthographe, seule forme sensible pour les yeux, et celle qui énonce l'articulation, sans tenir compte de la forme graphique, méthode dont M. Fourcade est l'inventeur et qui est en usage seulement dans l'institution des sourds muets d'Avignon. Ces détails sont fournis par l'abbé Grimaud, directeur et fondateur de l'établissement.

La communication, relative à l'œuvre de haute philanthropie à laquelle s'est vouée l'abbé Grimaud, était signée : Frère Fourcade, décédé à Caen. *Aucun des assistants, à l'exception du vénérable ecclésiastique, n'a connu, ni pu connaître l'auteur de cette communication, bien qu'il eût passé quelque temps à Avignon, il y a trente ans, ni sa méthode.* »

Ont signé : les membres du groupe ayant assisté à cette séance ; Toursier, directeur de la Banque de France en retraite ; Roussel, chef de musique du 58e ; Domenach, lieutenant au 58e ; David, négociant ; Brémond, Canuel, Mmes Toursier, Roussel, David et Brémond.

Au procès-verbal est jointe l'attestation suivante : « Je

soussigné, Grimaud, prêtre, directeur-fondateur de l'institution des infirmes de la parole, sourds-muets, bègues et enfants anormaux, à Avignon, certifie l'exactitude absolue de tout ce qui est rapporté ci-dessus. Je dois à la vérité de dire que j'étais loin de m'attendre à une pareille manifestation dont je comprends toute l'importance, au point de vue de la réalité du spiritisme, dont je suis un adepte fervent, je ne fais aucune difficulté de le déclarer publiquement. »

Avignon le 17 avril 1899.

Signé : Grimaud, prêtre.

A citer en outre l'apparition photographiée d'un Boer relatée par W. Stead, le grand publiciste anglais. Ce Boer nommé Piet Botha, était absolument inconnu de lui et fut reconnu plus tard par plusieurs délégués du Sud-Africain, venus en Angleterre (Voir *Revue* du 15 janvier 1909).

Ajoutons les faits suivants : le cas de Blanche Abercrombie, cite par Myers dans *Human Personality* et qui ne peut s'expliquer ni par la suggestion, ni par la subconscience, il en est de même du cas relaté par le docteur Funch (*Annales* du 7 janvier 1907) et du cas Evangélidès, message obtenu d'un défunt dont personne dans l'assistance ne connaissait le décès, par Miss Laura, fille du grand juge Edmonds, en langue grecque moderne, inconnue du médium (*Annales des Sciences psychiques*, juin 1907).

Le cas d'écriture directe obtenue par le docteur Roman Vriez, médecin en chef de l'hôpital de Dialy-Kamien, reproduit avec détails dans mon *Christianisme et Spiritisme*, nouvelle édition, p. 269.

***

En dernier lieu M. Jules Bois émet judicieusement le vœu que l'étude des faits métapsychiques de toutes catégories ne soit plus exclue de la psychologie officielle.

J'abonderai d'autant plus dans ce sens que voici bientôt quarante années que je bataille, par la plume et la parole, pour obtenir ce résultat.

Au Congrès officiel de psychologie de 1900, à Paris, des propositions identiques présentées par moi et G. Delanne furent accueillies de façon peu bienveillante par les représentants des associations scientifiques qui composaient ce Congrès. Les pays voisins montrèrent un esprit moins étroit, moins exclusif. En 1892, l'Université de Genève consentait à faire figurer sur son programme deux conférences sur les phénomènes spirites que je fis dans le grand amphithéâtre, dit Aula, devant un très nombreux auditoire.

Depuis, les bastilles officielles françaises semblent avoir un peu soulevé leurs herses et le psychisme moderne filtre à travers leurs issues entrebâillées.

Par une singulière ironie des mots, la science de l'âme était devenue la science du corps et l'on a vu un des maîtres de la psychologie moderne, après avoir observé les matérialisations d'un fantôme, saisir sa tête entre ses mains en s'écriant : « Nous ne savons rien ! »

Mais voici que l'étude des phénomènes d'extériorisation des vivants et des manifestations des défunts vient jeter une vive lumière sur les aspects ignorés de l'être humain. Lentement, mais sûrement, une nouvelle psychologie s'élève. La vie future n'est plus une hypothèse, une simple espérance, une pure spéculation de l'esprit, mais un objet d'observation directe et d'expérience.

Nous constatons dans le psychisme expérimental une série continue de phénomènes qui se graduent dans leurs effets, se précisent, s'accentuent et concourent à nous démontrer l'indépendance et la survivance de l'âme. C'est la certitude la plus imposante que l'homme ait jamais possédée de la pérennité du principe de vie qui l'anime et, en même temps, la révélation de ses puissances cachées dont la mise en valeur prépare sa grandeur future et lui assure un splendide avenir !

LÉON DENIS.

LES FAITS MERVEILLEUX ACTUELS

Grande Enquête sur un Magasin hanté à Nantes

(*De notre correspondant particulier*).

Un enfant de 14 ans semble être la cause de la manifestation des phénomènes. Notre enquête sur place.

Nantes, 20 septembre.

Depuis ce matin, le quartier Franklin est en émoi. Des groupes se forment, on cause, on cause, et les gens s'attroupent devant un immeuble de la rue Copernic, où il s'est passé d'invraisemblables choses. Les faits se produisent depuis mercredi dernier, mais devant leur multiplicité, on a cru devoir prévenir la police. Les voici :

Rue Copernic habitent les époux Sauret, qui possèdent un magasin de chaussures portant comme enseigne : « A la rapidité ». De son premier mariage, Mme Sauret possède un fils, Marcel, âgé de 14 ans. Très nerveux, un peu chétif, le visage pâlot, les yeux bleus, le petit Marcel n'avait rien fait jusqu'ici qui pût attirer l'attention de ses parents. Ceux-ci avaient bien remarqué son extrême mobilité, mais n'y avaient attaché qu'une médiocre importance. Avec l'âge, les forces lui reviendraient, toute la santé aussi.

Mercredi dernier, les époux Sauret eurent leur curiosité piquée par des faits qui leur parurent invraisemblables. Des objets,chez eux,se déplaçaient d'eux-mêmes, comme si quelque main invisible s'en fût emparé.

La plupart du temps ces objets tombaient à terre, mais on eût dit, tant le choc était violent,que la même invisible main qui s'était emparée d'eux, les eût, dans un geste rageur, projetés contre le sol.

Les faits se renouvelèrent, et avec eux l'étonnement des époux Sauret grandit d'abord, puis bientôt se changea en crainte.

Quelqu'un, évidemment, leur avait jeté un mauvais sort.

Les jours passèrent, les faits se renouvelèrent.Tantôt des outils étaient tirés de leur tiroir et s'en allaient dans une pièce voisine, tantôt un dessous de plat lâchait tout à coup le buffet pour venir s'aplatir sur le sol, une autre fois, le tiroir de la table de nuit tombait à terre dans un bruit assourdissant.

Ces objets étaient remis en place, mais bientôt d'autres se déplaçaient à leur tour.

L'enfant agité

C'est alors que les époux Sauret remarquèrent que leur petit Marcel semblait plus agité, plus remuant que de coutume. Il sautillait constamment et de temps en temps semblait comme tomber en arrêt devant cet objet. Il ne leur vint point à la pensée qu'il pût être pour quelque chose dans les phénomènes qui se produisaient.

Hier seulement, ils résolurent d'éclaircir le mystère et annoncèrent à leur fils que le soir même ils iraient trouver M. Bidart, le magnétiseur de talent qui opère actuellement à la foire d'automne.

Le soir, en effet, tous trois se rendaient à l'établissement de M. Bidart et mettaient celui-ci au courant des faits extraordinaires qui se passaient chez eux. M. Bidart leur promit de se rendre dès ce matin à leur domicile.

Le démon hanteur

Après le spectacle, les époux Sauret regagnèrent leur domicile. Dès ce moment, leur fils, qui avait semblé prodigieusement intéressé par toutes les expériences de M. Bidart, sembla dans un état d'extrême agitation. A peine était-il arrivé rue Copernic que les faits qui se passaient depuis mercredi déjà recommencèrent à tel point que Mme et M. Sauret, effrayés, durent aller prévenir la police.

Des agents vinrent aussitôt, mais le... démon hanteur est sans doute de ceux qui se rient des agents de la police. Il recommença ses frasques et sembla même tout particulièrement taquiner un des braves représentants de la... force publique. Par trois fois, celui-ci ramassa un dessous de plat qui venait de tomber, par trois fois le dessous de plat rebelle retomba à terre.

Les époux Sauret firent alors coucher leur enfant dans leur chambre, mais durant toute le nuit les phénomènes continuèrent.

Eloignez l'enfant!

Ce matin, à la première heure, M. Léon Dumont, médium de Bidart, était envoyé par ce dernier rue Copernic.

Les parents lui racontèrent ce qui s'était passé.

Pas un instant il n'hésita à reconnaître que l'enfant devait être la cause inconsciente de tout le vacarme. Mais le cas était particulièrement intéressant. Dans les cas ordinaires d'hypnotisme le sujet influencé par quelqu'un agit à la volonté de ce dernier, et la subit à tel point qu'il ne peut rien sans sa volonté. Ici, l'enfant — ou suggestionné ou auto-suggestionné — a le don de déplacer, de par sa propre volonté, les objets.

M. Léon Dumont invita les parents à éloigner leur enfant, leur affirmant que tout le bruit cesserait avec son départ. C'est ce qu'ils se décidèrent à faire.

Nouveaux prodiges

Depuis quelques instants l'enfant était parti quand sa mère le vit arriver. « Je suis revenu, lui dit-il, parce que je ne peux pas marcher. » Et il ajouta : « Je vais m'envoler. »

A peine était-il rentré que des objets se déplacèrent soudain. Parmi eux un sac de riz fut enlevé presque jusqu'au plafond, mais là-haut creva, et inonda de son contenu tous ceux qui étaient là.

Des boîtes de confitures, un fromage, furent également déplacés.

Changement de personnalité

Dans la matinée, le petit Marcel a été conduit, par son père, à Barbin, où celui-ci possède un terrain. C'est là qu'il a déjeuné, et c'est là aussi que nous avons pu le voir cette après-midi.

Quand nous sommes arrivés l'enfant était assis à terre. A peine étions-nous en sa présence qu'il ouvrit de grands yeux, nous fixa un moment, puis, raide, dans un geste d'automate, se leva et partit en courant. Il fit ainsi le tour du terrain, s'arrêtant un instant à tous les obstacles qui lui barraient la route, tantôt une pierre, tantôt une simple tige desséchée! Avec un geste de colère, il saisit les pierres, les jeta à quelques pas de lui, puis il arracha les tiges.

Le tour du champ terminé il revint, s'arrêta à quelques pas de nous, se toucha le front, ferma les yeux.

« Il dort », nous dit son père.

Effectivement, pendant quelques minutes sa petite tête se balança, il dormait. Mais ce ne fut pas long. De nouveau ses yeux se rouvrirent, ils n'avaient plus l'égarement de tout à l'heure mais semblaient quelque chose de très doux, très doux, qui se posait doucement sur nous tandis qu'il riait dans un geste de détente de tout son petit corps. La crise était terminée.

Peu après, tandis que nous causions avec le père, il fut repris par elle, se rendit sous une petite tente et, pendant quelques instants, sembla suivre avec le plus grand intérêt une chose que personne de nous n'apercevait. Cette chose montait et descendait, car ses yeux allaient de bas en haut et de haut en bas. Puis, à nouveau il repartit encore.

Expérience manquée

Au cours d'un instant de tranquillité, nous avons pu causer avec lui. Comme nous lui demandions s'il se rendait compte de tous les faits qui s'étaient produits autour de lui, il nous répondit par l'affirmative.

Nous lui avons alors présenté un morceau de tuffeau en lui demandant s'il pourrait le déplacer comme il avait fait des objets chez ses parents.

A peine avions-nous exprimé ce désir qu'il retomba dans l'état d'hypnose et répondit : « Mais il n'a pas de pieds ».

Puis, tombant en arrêt devant lui, montra par les gestes qu'il voulait son déplacement. Le tuffeau s'obstina à rester en place. Lui s'acharna. Finalement, d'un grand coup de poing, il l'envoya... rouler au loin !

***

Tels sont les faits qui défrayent depuis ce matin la chronique de tout un quartier. Le jeune Marcel va être soumis à un examen médical. Cet examen nous apprendra-t-il quelque chose d'intéressant sur ce cas vraiment anormal ? Attendons. VIDI.

Tous les objets volent

Nantes, 25 septembre 1910. (*D'un autre correspondant*)

Il n'est bruit dans notre ville que d'un magasin de cordonnerie qui serait hanté (???). Aussitôt avertis des faits dont il s'agit, nous nous sommes empressés de faire une enquête. Nous en publions ci-après les résultats — à titre de simple information et sous toutes réserves.

Donc, depuis ce matin, la maison de chaussures située rue Copernic et portant comme enseigne « A la rapidité », serait hantée. Dès que le fils du patron rentre dans le magasin, tous les objets contenus dans la pièce — chaussures, caisses, outils — se mettraient en mouvement et exécuteraient des exercices aussi compliqués que variés.

Une voisine que nous avons interrogée au cours de notre enquête et qui a déclaré avoir été témoin de ces *faits*, a ajouté : « C'est une véritable sarabande ; tous les objets *volent* (sic) littéralement dans le magasin ».

Ajoutons que dès que le fils de la maison quitte le magasin, tout redeviendrait calme et que le *phénomène* n'aurait plus lieu.

Inutile d'ajouter que ces faits ont mis tout le quartier en révolution. Les commentaires vont leur train. Et les commères de ce quartier si populeux s'en donnent à cœur joie.

Des centaines et des centaines de curieux ont stationné toute la journée devant le magasin hanté et vers midi la police du Ve arrondissement a dû faire organiser un service d'ordre. ROBUR.

Il se passe des choses fantastiques qui touchent à la magie

En passant ce matin devant le magasin « A la Rapidité », rue Copernic, nous sommes attiré par tout un rassemblement. Les uns ont des airs effarés ; d'autres, plus sceptiques, s'amusent de ce qu'on raconte ; mais quelques-uns, qui disent avoir vu de leurs propres yeux, n'en reviennent pas.

— Je ne croyais point à tout cela, dit quelqu'un, mais depuis que j'ai vu moi-même, je suis bien forcé d'y croire...

La dame elle-même veut bien nous mettre au courant :

— Depuis mercredi dernier, nous dit-elle, il se passe ici des choses surprenantes. Tout danse, tout saute chez nous. Hier, il nous a été impossible de prendre notre repas dans cette maison ; la vaisselle ne faisait que remuer sur la table. Les souliers se décrochent tout seuls et viennent courir dans la place. Ce matin, un brigadier de police est venu. Eh bien ! il a pu voir de ses propres yeux un tiroir de la table de nuit sortir comme par enchantement et venir tomber à ses pieds. Tout à l'heure, un sac de riz et des plateaux ont couru (*sic*) après l'agent qui est là.

Nous interrogeons l'agent ; il nous confirme le fait.

Tout à coup : « Tenez, s'écrie le patron, avez-vous vu la lampe ? » Et en effet, une petite lampe à alcool vient de quitter la cheminée et de tomber sur le plancher.

Nous restons absolument surpris.

— C'est certainement de la magie. Ce sont des jaloux qui nous en veulent et qui ont jeté un « sort » sur nous... disent les patrons.

En réalité, qu'y a-t-il ? Nous ne croyons pas qu'il faille attribuer ces faits curieux au spiritisme. Le cordonnier a chez lui toute une installation électrique. Ne serait-ce pas des effets de l'aimantation ?

Ou bien quelqu'émule de Bidart ou de Cagliostro opère-t-il dans cette maison. Toujours est-il que tout le quartier est en émoi.

Choses surprenantes

Nous avons poursuivi notre enquête au sujet des phénomènes curieux que nous relatons plus haut.

Ces phénomènes se produiraient en la présence d'un enfant de 13 ans, le petit Marcel Séguin.

Nous avons vu l'enfant. C'est un petit garçon assez grand pour son âge ; il semble très nerveux, anémique et rachitique. Nous le trouvons rue de la Poudrière, dans un pré. A certains moments, l'enfant parle très bien, puis tout à coup ses yeux tournent, il regarde fixement et part en courant. Evidemment, c'est une nature anormale.

Il nous raconte lui-même avec son beau-père ce qui se serait passé.

Les phénomènes auraient commencé à se produire jeudi matin. L'enfant, à son réveil, aurait eu l'idée que les couteaux, cuillers et fourchettes se trouvant sur la table allaient se disperser à travers la place. Ce phénomène se serait produit presque aussitôt. Puis des souliers seraient venus s'abattre sur son lit, etc., etc.

Le dimanche matin, vers neuf heures, l'enfant serait venu de la place du Bouffray à la maison demander un marteau pour son beau-père, et les outils en sa présence se seraient mis à sauter d'un endroit dans l'autre.

Des agents nous affirment avoir vu un panier de poires s'enlever de la place au plafond et se répandre sur les personnes présentes. Un paquet de pointes serait venu tomber à leurs pieds.

Des outils renfermés dans une boîte seraient sortis tout seuls et auraient traversé plusieurs pièces.

Toutes ces choses phénoménales se produisent en présence de l'enfant.

M. Bidart est venu constater les faits. Ce soir, en sa présence et en présence de personnes autorisées, il doit être fait des expériences.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

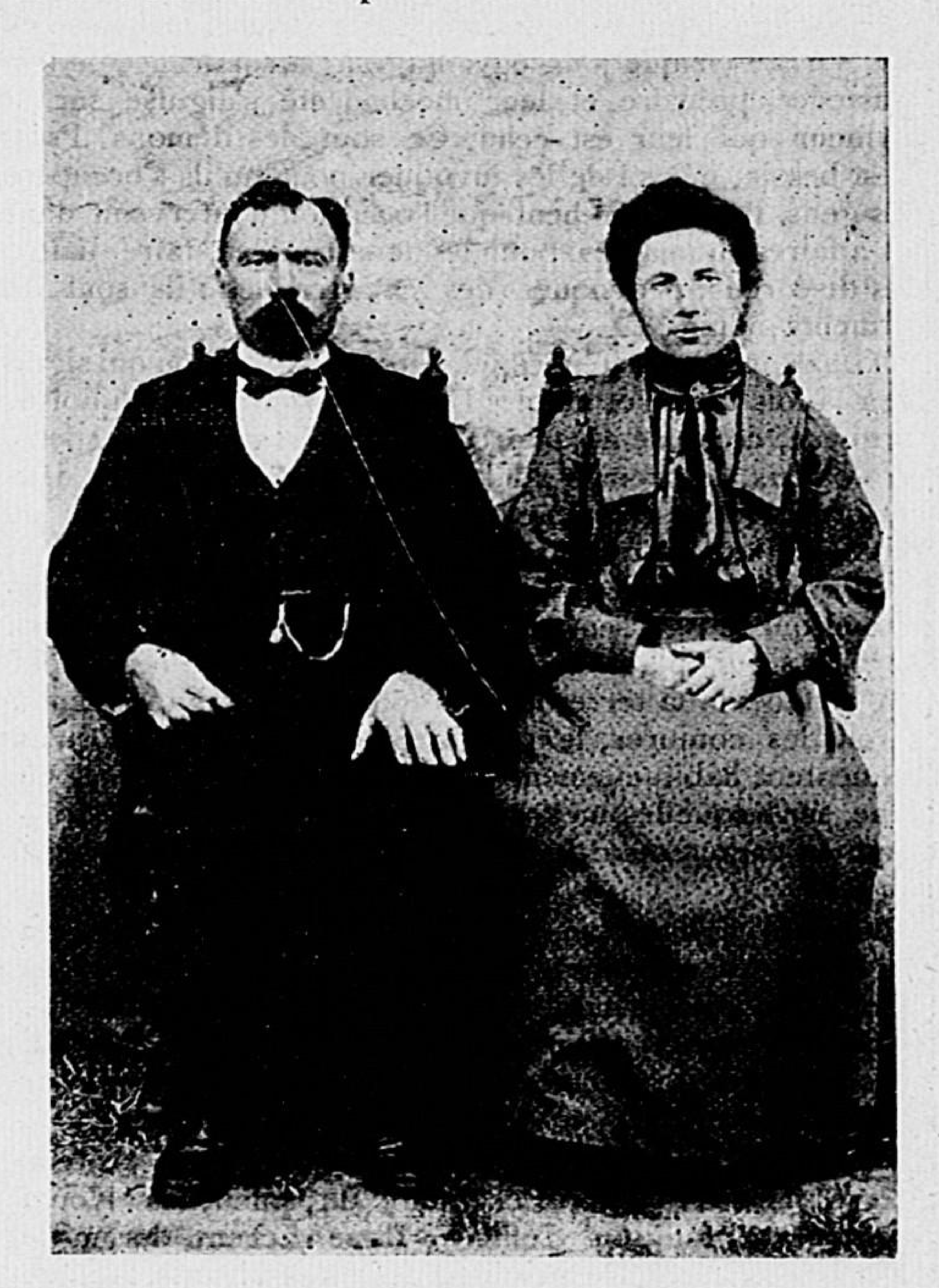
La Maison hantée d'Argences

(SUITE [1])

(*De notre envoyée particulière*)

Les phénomènes continuent, aussi intéressants que nous l'avions rapporté dès les premiers jours.

J'ai voulu connaître l'opinion du clergé sur les phénomènes dont la ferme Lebreton est le théâtre; mais je me suis heurtée à la plus extrême réserve.



M. ET Mme LEBRETON
(Les Médiums de la Maison hantée d'Argenees)

Pourtant, un vénérable ecclésiastique du pays m'a dit :

« Oui, j'ai entendu parler de ces choses, mais ni directement, ni indirectement je ne puis m'en occuper. La ferme est-elle vraiment hantée? Je ne sais; seulement je reconnais que votre article résume bien les dires de la famille Lebreton. En tous cas, traitez la chose avec réserve, car ces malheureux ont déjà été trop souvent les victimes des sorciers et sorcières de village, véritables escrocs, qui leur ont fait gaspiller une jolie fortune, et compromis gravement la santé de M. Lebreton. »

(1) Voir notre numéro du 15 septembre.

D'un autre côté, j'ai appris qu'un de nos occultistes les plus distingués essayait à l'heure actuelle de désenvoûter ces malheureux.

Tout en désirant garder l'incognito, cet occultiste a bien voulu me faire connaître son opinion.

« Pour moi, me dit-il, Lebreton, prédisposé par ses qualités médianimiques, a été la victime d'une hantise, qu'un sorcier a encore aggravée. Actuellement je crois plutôt à l'action d'un de ces êtres diaboliques qu'à celle d'un être de l'invisible

Ignorant de tout ce qui a rapport à l'occulte, Lebreton dans sa détresse a consulté nombre de gens, et en particulier a suivi les conseils d'une sorcière — une vraie — du voisinage. Cette femme est venue à la ferme, et s'y est livrée à toutes sortes de cérémonies magiques, entre autres le baptême de deux crapauds !

Depuis, non seulement les phénomènes n'ont pas cessé ; mais encore ils ont redoublé d'intensité.

Mis au courant des faits, je cherche à l'heure actuelle à combattre l'action néfaste par les moyens ordinaires bien connus des occultistes : les cercles et le charbon de bois porté sur soi, et disposé çà et là dans les pièces de l'habitation.

Le résultat ne s'est pas fait attendre ; les bruits ont presque complètement cessé, et nombre de crises ont été évitées au médium.

Serons nous les plus forts ? Remporterons-nous une victoire définitive ? Il serait peut-être téméraire de le croire. Mais nous allons persévérer.

Un fait intéressant s'est produit au moment où nous jetions dans la cheminée le charbon imprégné de fluide mauvais. Celui-ci en brûlant a produit un véritable feu d'artifice, constaté par toutes les personnes présentes et le médium a vu une sorte de rat gigantesque se tordre parmi les flammes.

Il serait curieux de savoir si la sorcière qui a baptisé les crapauds n'a pas reçu à ce moment ce que nous appelons le « choc en retour », et si à l'heure actuelle elle n'est pas fort malade.

J'espère le savoir bientôt, et vous tiendrai au courant ».

CARITA BORDERIEUX.

Le Spiritisme en Chine

L'immense majorité du peuple affirme catégoriquement que les divers phénomènes mystérieux de la nature ne constituent que les manifestations par lesquelles les esprits se révèlent à nous ; et ce qui angoisse le Chinois, c'est cette opinion que les bons et les mauvais génies, car il y eut toujours sur terre de bonnes et de mauvaises gens, hantent les abords de sa demeure et que, s'il n'a guère à espérer l'intervention des esprits bienveillants, en dehors des époques rituelles où il les convie à prendre place à son foyer, il a, à tout instant du jour, et surtout de la nuit, à redouter quelque fâcheuse entreprise d'un gnôme pernicieux, tout réjoui du mal qu'il s'ingénie à causer. Ce que craint l'homme

du peuple, ce sont les visées cruelles des esprits malins, des Ma-Kouaï, ces diables maudits qui vont en sarabandes folles à travers monts et vallées, toujours en quête de quelque mauvais sort à jeter.

A cette suggestion, le Chinois pâlit et tremble comme un de nos enfants à qui on annoncerait la venue de Croquemitaine.

Lao-Sé, un philosophe contemporain de Kon-Phou-Chéou, qui a laissé en Chine un souvenir des plus populaires, a cru devoir sacrifier à ces tendances mystiques du peuple chinois, et a imaginé, pour lui complaire, toute une doctrine spiritiste.

A son sens, la question des esprits ne fait pas de doute: Les esprits existent. Mais qui sont-ils? Ils sont les mânes des morts, survivant spirituellement à l'anéantissement physique.

Ces esprits sont disposés, par ordre de mérite et selon ce qu'ont été leurs actions durant leur vie humaine, en cinq classes, dont les deux extrêmes sont l'assemblée des génies, Chen-Sien, et la secte des Démons, Kouaï-Sé.

La vie des génies s'écoule dans un perpétuel enchantement. Ils vont où leur fantaisie les pousse, soutenus par une brise parfumée qui leur obéit, montés sur des cigognes roses qu'ils chevauchent à volonté. Ils réalisent leurs désirs, aussitôt qu'ils les conçoivent : en un mot, ils vivent dans un rêve prestigieux.

Essentiellement bons et miséricordieux, quoique enclins aux sérénités passives, les Chen-Sien écoutent volontiers les prières que leur adressent dévotement les humains vertueux. On les respecte et on les vénère au titre de protecteurs. L'un d'eux, qui est considéré en Chine comme l'ange du foyer, est un petit gnôme à face réjouie, qui est représenté gambadant follement, la cigarette aux lèvres, la bouche largement fendue par le rire. On place son image auprès du feu. C'est le génie du bonheur domestique, semblable aux dieux lares des Romains.

Il y a aussi la déesse Ma-Sou, qui est l'emblème de la piété filiale. De son vivant, elle était la fille de pauvres pêcheurs de Sin-Houa. Un jour, elle s'endormit sur les vêtements qu'elle était occupée à raccommoder, tandis que son père et ses deux frères étaient en mer. Dans son sommeil, elle rêva qu'une tempête mettait la barque de ses parents en péril. Les malheureux allaient être engloutis lorsque Ma-Sou put saisir, avec chacune de ses mains, les deux bateaux montés par ses frères et, avec ses dents, la nef où se trouvait son père. Elle les ramena ainsi, en nageant, jusqu'au port; mais, avant de toucher terre, elle entendit la voix de sa mère qui l'appelait. Sans songer au résultat de son imprudence, elle répondit à cet appel, et sa bouche ouverte laissa retomber la barque de son père, qui s'engloutit dans la mer.

A la vision de cette catastrophe, Ma-Sou se réveilla. Elle fut heureuse de constater que cette aventure n'était qu'un cauchemar. Cependant sa poitrine demeurait oppressée et elle redoutait un malheur. Son rêve était, en effet, un avertissement. Elle apprit bientôt qu'une tempête avait assailli les barques de ses parents; que ses frères avaient été sauvés presque miraculeusement de la mort ; mais que son père avait été ravi par la mer en furie.

Alors, prise de désespoir, elle résolut de s'immoler en expiation de sa légèreté et mourut pour conjurer les mânes irritées de son père.

Ma-Sou est devenue un génie ; elle a ses temples et ses fidèles. Les marins l'ont choisie pour leur protectrice ; ils l'implorent quand la tempête fait rage. La première étoile qui apparaît le soir au zénith est son âme inquiète qui surveille la chute du soleil dans la nuit pour ne s'éloigner qu'à la nouvelle aurore.

Les Kouaï-Sé, au contraire, sont des esprits essentiellement mauvais, issus d'êtres humains pervers et méchants par nature, dont la vie a été malhonnête et scandaleuse. En expiation de leurs crimes — beaucoup ont été décapités sur terre — ils sont condamnés à errer éternellement, toujours attirés par les lieux qu'ils fréquentaient de leur vivant. Seuls, agités, maudits et redoutés, ils ne savent qu'imaginer pour faire du mal. Leur nature, mauvaise en soi, s'irrite chaque jour davantage à la souffrance de leur existence précaire, et leur méchanceté s'aiguise sur le malheur qui leur est échu. Ce sont des démons. Point n'est besoin, hélas! de les invoquer pour qu'ils s'occupent des gens. Ils ne cherchent que l'occasion d'intervenir dans les affaires humaines, pour les embrouiller, faire naître des discordes, provoquer des catastrophes : ils sont les ferments du mal.

Kouaï, leur nom générique, est une expression qui signifie à la fois tortue et diable. Dans la cosmogonie chinoise, la tortue, créature abjecte, a consommé avec le serpent, être odieux, le premier adultère. Elle est considérée, dans cet ordre d'idées, comme une bête maudite, emblème de l'infidélité la plus méprisable.

Ce sont les Kouaï qu'on entend ricaner à travers la tempête et qui se poussent, en hurlant dans le vent, les jours d'orage. Leurs plaintes et leurs malédictions se répandent à la surface de la terre où elles font des bruits terrifiants.

Pour les conjurer, le peuple place aux endroits qu'ils fréquentent habituellement de petites tablettes peintes en blanc, sur lesquelles un sorcier écrit des formules d'exorcisme en caractères cabalistiques, faits de traits noirs ou rouges.

Plusieurs fois par an, surtout dans les campagnes, on leur offre des sacrifices. Des animaux sont immolés à la terre, qu'on laisse s'imbiber du sang des victimes. Il semble que les esprits malins en soient avides : « Recevez, ô esprits ! » dit le sacrificateur. Les esprits reçoivent par le sol qui boit.

Tandis que les génies se complaisent, quand ils visitent la terre, dans la lumière éclatante du soleil, les Kouaï s'environnent toujours d'ombre. Ils se cachent, durant le jour, pour se répandre au milieu des êtres vivants, lorsque la nuit étend ses voiles, protectrices de leur hideur. Plus les ténèbres sont épaisses, plus le lieu est désert, plus leur audace est grande. Ils organisent des courses vagabondes au milieu des forêts, évitant soigneusement de traverser les clairières ou de couper un rayon de lune. Ils composent des farandoles qu'on entend passer dans les airs avec grand bruit et à l'effroi des paysans chinois. Leurs refuges préférés sont les bois profonds, les entrecroisements de routes, les ponts, les fondrières, les carrières abandonnées, les ruines et les tombes.

Dans les pagodes, les bonzes montrent au visiteur qui les en prie les longs kimonos sur lesquels les artistes se sont complus à figurer les scènes épouvantables des supplices infernaux. On y voit des esprits maudits à tête d'oiseaux, de chevaux, d'ânes ou de porcs, torturer des humains de toutes les façons les plus odieuses que puisse supposer une imagination en délire. Ce sont des malheureux embrochés et grillés; des patients livrés aux tortures

de la roue qui, en tournant, arrache avec chacun de ses crochets, un lambeau de leur chair. Ce sont des condamnés au pilori, qu'un gnôme manœuvre en riant d'une façon sardonique, tandis que le supplicié se fait tout petit et hommes lentement sciés; des femmes éventrées dont les intestins s'enroulent sur les poulies hérissées de pointes. Ceux-ci servent de cibles à d'ignobles farfadets à têtes de serpent, au corps de porc, aux pieds de canard, qui le



Dessin de Robida (Bauche, éditeur).

CYRANO AVEC LES ESPRITS DE LA LUNE

cherche, mais en vain, à se garer, en se serrant contre les parois du mortier où il est placé, des coups terribles qui broient son corps. Ce sont des individus suspendus par des crampons, plantés dans la peau du ventre, à des potences incandescentes d'où ruisselle de l'eau bouillante; des criblent de flèches; ceux-là, liés à des poteaux, sont éborgnés par des démons à face de vessie gonflée de graisse et à corps de bouc, qui se servent des yeux de leurs victimes comme de boules pour jouer et les jettent dans la gueule ouverte d'un hideux lézard. Les uns sont

plongés dans des cuves d'huile bouillante ; les autres dans des tonneaux emplis de poix enflammée. Ici on arrache la langue d'un homme avec des tenailles; là on coupe les bras et les jambes d'une femme; là-bas on écorche un enfant. Dans cet angle, à l'aide d'énormes blocs de pierres, on lapide de pauvres gens qui se cramponnent à un démon sarcastique dont le rôle infâme consiste à les protéger et à les attirer d'une main, tandis qu'il leur jette de l'autre du plomb fondu dans la gorge.

Tout cela s'agite, se tord, se convulse au milieu des flammes tourbillonnantes qui lèchent les suppliciés, sans jamais les consumer.

Voici d'autres sites de désolation. Après le feu, la glace. Eclairés vaguement par une lune falote, d'immenses glaciers sont figurés dans une région aux horizons bas, au ciel de nuit. Là trône une sorte de déesse que les artistes des pagodes s'efforcent de représenter sous les apparences d'un être à la beauté fatale, aux regards voluptueux, aux gestes attirants : c'est la fascination du mal.

(*La Revue*) (A suivre.) PAUL D'ENJOY.

UNE CONVERSION RETENTISSANTE

Nous avons reçu un grand nombre de lettres à propos de la conversion de Paul Lœvengard, l'écrivain dont nous avons publié des pages très intéressantes. On nous demande de continuer la publication du document qui concerne cette opération de la grâce. Ce numéro est trop rempli d'actualités pour que cela nous soit possible ; mais nous comptons avoir prochainement la place suffisante.

D'autres correspondants nous reprochent d'avoir laissé passer cette critique du Spiritisme. Nous leur ferons remarquer que l'«Echo du Merveilleux» n'est pas spirite, mais catholique. Nous ajouterons que notre revue reste dans la documentation et la discusssion des idées d'une impartialité complète. L'article de M. Léon Denis, un desplus brillants apôtres du spiritisme, en est ici le nouveau témoignage. Notre sympathie est acquise à tous les spiritualistes.

Notre zélée directrice Madame E. Gaston Méry est rentrée à Clichy. Nos lecteurs et amis peuvent lui adresser de nouveau toutes lettres à l'adresse qui est indiquée sur la couverture.

CHRONIQUES

REPORTAGES DANS UN FAUTEUIL

⁂ *Les esprits chasseurs.*

(*Allons, chasseurs, vite en campagne !...*) Ils y sont, en campagne, dès le froid petit jour. (*Chasseur diligent... tu pars dès l'aurore.*) Et ils passent ces belles journées de septembre, fraîches et ensoleillées, où les premiers souffles d'hiver nous avertissent par un frisson délicieux, de jouir des dernières douceurs de l'été, ils les passent, les misérables, à tuer de jolies créatures du bon Dieu. (*Quelle ardeur te dévore ?*)

Après tout, je comprends le plaisir de poursuivre un lièvre au flanc d'un coteau ou de tirer la caille dans les vignes. Mais les battues des chasses gardées, avec les hécatombes du tableau, m'ont toujours paru de répugnantes boucheries.

Henri Lavedan a conté avec charme l'histoire du chasseur défunt qui se voit logé dans l'autre monde avec ses victimes et entend pétarader autour de lui tous les coups de fusil qu'il tira dans sa vie. Un représentant de chaque sorte de gibier se ranime pour vouer l'homme au supplice. C'est l'alouette, qui étrenna le fusil du collégien et, attirée par les feux d'un miroir mobile, tomba, avec une centaine de ses sœurs, massacrée lâchement à dix pas, un jour de gelée blanche, en novembre ; c'est la caille, dont le cri : « Paye tes dettes ! » est si impudemment agaçant pour tant d'oreilles humaines ; c'est la bécasse : « Que le bec par la pointe duquel tu me tenais, tandis que je me débattais à l'agonie, te crève les yeux et te fouille le cœur ! s'écrie-t-elle. Puisses-tu, sans que l'on te vide aussi, être bardé de lard, mis à la broche et couché sur une rôtie dorée !... « — Mon pauvre petit derrière tout houppé de blanc se souvient encore des plombs dont tu le criblas ! » crie le lapin. « — Que le diable te tire assez les oreilles pour les rendre aussi longues que les miennes ! » profère amèrement le lièvre. « Puisses-tu être saisi au milieu du corps par la main du géant des ténèbres et avoir, d'un petit coup sec, la tête écrabouillée sous le talon de sa botte ! » soupire avec ferveur le perdreau. « — Que ton pied soit tranché au couteau pour que l'on en fasse honneur à une de nos biches », brame le cerf. « — Mon boutoir à fond dans ton nombril ! » grogne le sanglier.

Et l'homme éperdu subirait ces divers supplices s'il n'avait l'inspiration d'appeler saint Hubert à son aide. N'est-il pas curieux, par parenthèse, que saint Hubert soit le patron des chasseurs, alors qu'il n'est saint que pour avoir renoncé à la chasse ? Enfin le voici, plein de bienveillance, appuyé sur son cerf crucifère. « — La vengeance des animaux, profère-t-il, se contentera de ton chien, qu'ils haïssent encore plus que toi, car ils le considèrent comme un traître, un faux-frère. Laisse donc Médor en enfer (Médor, en effet, a suivi son maître; il est là avec ses bons yeux fraternels, résigné à tout), laisse Médor et viens avec moi. — Laisser Médor en enfer ! » s'écria le chasseur. Il rencontre les yeux du chien, qui sem-

blent déjà pardonner son ingratitude ; un mouvement de générosité le retient : « — Eh bien, non, je ne laisse pas mon chien ! » Il n'a pas achevé que Médor, fou de tendresse, râlant de joie, lui mange la figure de caresses. Et Hubert sourit avec bénignité :

— C'était une épreuve... Tu t'en es bien tiré... Allons, suivez-moi tous deux, sortons d'ici.

(Je cite ce joli conte de mémoire, en demandant pardon à Lavedan de massacrer son œuvre comme un perdreau.)

***

Le chasseur en question n'eût probablement pas reçu du reste un accueil si désobligeant sur les sombres bords, où il aurait rencontré bien des confrères. Les démons se font un plaisir de partager nos jeux cruels et plusieurs sont grands amateurs de la chasse. Des légendes célèbrent leurs exploits cynégétiques. Je ne citerai, parmi les nationales, que deux de ces légendes les plus fameuses : la Chasse Volante et le Chasseur Noir de Fontainebleau.

La chasse volante passe avec ses clameurs fantastiques non seulement dans les vieux récits du Nord, mais encore dans toutes nos anciennes légendes provinciales. « Chasse Annequin » ou « Mesgnie Hellequin » en Normandie; chasse « d'Oliferne » ou « du Roi Hérode » dans le Jura; chasse « du Roi Artus » dans les Landes ; chasse « de Proserpine » ou « de la mère Herpine » en Bretagne, etc. *L'Echo du Merveilleux* revendique la bonne fortune d'avoir publié sur ce curieux phénomène inexpliqué deux témoignages extrêmement précieux. L'un, en 1897, de M. H. P. (notre distingué confrère Henri de Curzon), qui écrivait :

« ...C'était en 1876, un samedi (je précise), assez tard dans la soirée. Les enfants étaient couchés, mais ma mère prenait encore son thé et mon père se trouvait dans la jardin avec quatre hommes de ses fermiers qui prenaient congé. Les portes et les fenêtres étaient ouvertes, car la nuit était délicieuse, le ciel resplendissant d'étoiles, sans la moindre brume, et la nature entière reposait dans le calme du plus profond silence.

« Tout à coup on entendit comme un bruit lointain de troupe au galop grossir et se rapprocher avec une vitesse vertigineuse ; mais aucune trépidation n'ébranlait le sol, et bien que rien ne vînt troubler l'atmosphère, aucun nuage ternir l'éclat des étoiles, il semblait que le bruit tombât du ciel. Bientôt on n'en put douter. C'était bien un *lancé* de chasse, un galop furieux, un ouragan de chevaux escortés de chiens et constamment excités par leurs cavaliers ; en même temps ces cris, jetés d'une voix éclatante, déchiraient l'air : « Tayaut ! Tayaut !... là ! là ! » Et tout cela passa au-dessus de la maison, au dessus des assistants éparpillés dans le jardin, dans la cour, dans les fermes, *et les chiens réveillés hurlèrent furieusement*, tirant après leurs chaînes, levant le nez et fouillant des yeux la nuit.

« Le bruit astral passa ; la troupe invisible pour nos yeux de taupe s'enfuit aussi rapide qu'elle était venue. »

Le second témoignage important enregistré par l'*Echo* est celui de Vanki. Enfant, il entendit, dans un village du Bourbonnais, passer la chasse invisible. Je renvoie le lecteur à l'intéressante communication qu'il fit à l'*Echo du Merveilleux* (déc. 1904.)

***

Le chasseur noir de Fontainebleau apparut à Henri IV en 1598. Parmi les différents récits prenons celui du *Journal du règne de Henri IV* :

« Le roi, chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit, comme à une demi-lieue de l'endroit où il étoit, des jappements de chiens, le cri et le cor des chasseurs, et, en un moment, tout ce bruit, qui semblait être éloigné, se présenta à vingt pas de son oreille. Il commanda à M. le comte de Soissons de brousser et pousser en avant pour voir ce que c'étoit, ne présumant pas qu'il pût y avoir des gens assez hardis, pour se mêler parmi sa chasse et lui en troubler le passe-temps. Le comte de Soissons, s'avançant, entendit le bruit sans voir d'où il venoit ; un grand homme se présenta dans l'épaisseur des broussailles, et cria d'une voix terrible : « M'entendez-vous ? » et soudain disparut. A cette parole, les plus hardis estimèrent imprudence de s'arrêter en cette chasse en laquelle ils ne prirent que de la peur ; et, bien qu'ordinairement elle noue la langue et glace le parole, ils ne laissèrent pourtant pas de raconter cette aventure que plusieurs auroient renvoyée aux fables de Merlin, si la vérité, affirmée par tant de bouches et éclairée par tant de yeux, n'eût ôté tout sujet d'en douter. Les pasteurs des environs disent que c'est un esprit qu'ils appellent le *grand veneur* ; les autres prétendent que c'est la chasse de saint Hubert, qu'on entend aussi en d'autres lieux. »

Le récit de Pierre Mathieu, dans sa *Vie de Henri IV*, présente quelques différences :

« Le Roy, accompagné de plusieurs seigneurs, étant à la chasse dans la route de Moret, entendit un grand bruit de plusieurs personnes qui donnaient du cor assez loin de lui, les jappements des chiens et les cris des chasseurs, bien différents des siens et éloignés de lui d'une demi-lieue. En un instant, tout ce bruit se

fit entendre près de lui. Sa Majesté, surprise et étonnée, envoya le comte de Soissons et quelques autres pour découvrir ce que c'était. Et aussitôt, ils entendirent ce bruit près d'eux, sans voir d'où il venait ni qui c'était, sinon qu'ils aperçurent, dans l'épaisseur de quelques broussailles, un grand Homme Noir, fort hideux, qui leva la tête et leur dit : *M'entendez-vous* ? ou *Qu'attendez-vous* ? ou selon d'autres : *Amendez-vous*, ce qu'ils ne purent distinguer, étant saisis de frayeur. Et aussitôt, ce spectacle disparut. Ce qui ayant été rapporté au Roy, Sa Majesté s'informa des charbonniers, bergers et bûcherons qui sont ordinairement dans cette forêt, s'ils avaient déjà vu de tels fantômes et entendu de tels bruits. Et ils répondirent qu'assez souvent il leur apparaissait un Grand Homme noir, avec l'équipage d'un chasseur, et qu'on l'appelait le Grand Veneur. »

On essaya d'expliquer cette apparition singulière par un complot où l'on avait employé des ventriloques, et dont le but était d'attirer le Roi dans le fourré pour l'assassiner. Cette explication saugrenue ne tient pas debout. Sully, qui avait entendu résonner souvent le cor du fantastique Grand Veneur, dont ce n'était pas le premier exploit, dit :

« On cherche encore de quelle nature pouvait être ce prestige vu *si souvent et par tant d'yeux* dans la forêt de Fontainebleau. C'était un fantôme environné de chiens dont on entendait les cris et qu'on voyait de loin, mais qui disparaissait lorsqu'on s'en approchait. »

Louis XIV vit aussi le Grand Veneur, cent ans plus tard, en 1699 ; et ce qui est plus remarquable c'est qu'il est encore apparu de nos jours, en septembre 1898 (c'est un fantôme *fin* de siècle) à une jeune Anglaise qui pédalait dans la forêt. Le récit très sincère et très ému de la jeune Anglaise parut dans l'*Abeille de Fontainebleau* et fut reproduit dans l'*Echo du Merveilleux*. Adolphe Retté, qui n'avait pas encore pris le bâton du pélerin sur la route de Lourdes, en a fait le sujet d'un de ses jolis *Contes de la Forêt de Fontainebleau*.

On pourrait parler encore du chasseur de Scey-en-Varrey, de la chasseresse de Moissey, etc. Mais il y a longtemps qu'ils n'ont donné de leurs nouvelles ; on peut croire qu'ils ont pris leur retraite et déposé le bouton de l'équipage infernal.

George Malet.

LE PROBLÈME DE L'AVIATION

résolu par les Sciences psychiques.

Au moment où nos aviateurs réalisent de véritables prodiges, nous avons pensé que nos lecteurs auraient plaisir à prendre connaissance d'un article de notre fondateur, écrit avec beaucoup de perspicacité en février 1907 et qui montre le lien de l'aviation et de la métapsychique.

Je ne suis point ingénieur. Je n'ai point la prétention de fournir le plan détaillé d'un appareil quelconque. Mon ambition se borne à tenter de dégager un principe.

Je dis donc qu'entre le principe du « moins lourd que l'air » et le principe du « plus lourd que l'air », on peut imaginer le principe du « non pesant ».

Je vous vois d'ici. Vous haussez dédaigneusement les épaules et vous dites : « Il faut renvoyer ce monsieur au collège où on lui apprendra ceci, puisqu'il l'ignore : « La pesanteur est une force d'attraction qui fait tomber tous les corps matériels sans exception vers le centre de la terre et qui n'est elle-même qu'une forme de cette force plus générale, la gravitation universelle, dont la découverte est due à Newton ». Merci du conseil et du renseignement.

Mais je vous réponds : « C'est entendu, tous les corps sont pesants, seulement vous ne savez pas pourquoi. La loi de la gravitation universelle enregistre le fait et le rattache à un fait plus général ; elle ne l'explique pas. Rien ne vous dit qu'on ne puisse le modifier. Il n'y a pas de vide dans la nature. Pourtant on peut faire le vide — incomplètement, je vous l'accorde — mais on peut le faire. Pourquoi ne ferait-on pas le non-pesant, comme on fait le vide ? »

Je vous vois encore. Vous ne vous contentez plus de hausser les épaules. Vous levez les yeux au plafond. Vous me prenez en pitié.

Pourtant, faites-moi la grâce de m'écouter encore.

La loi de Newton est générale, aucune parcelle de la matière ne s'y soustrait. La molécule, l'atome lui-même n'y échappent point. Mais, sait-on ce qui constitue l'atome ? Et m'est il défendu de supposer que cette force attractive à laquelle l'atome est soumis, dépend de sa constitution même, de laquelle nous n'avons pas la moindre notion ? Et, cela étant supposé, m'est-il défendu ensuite d'imaginer qu'il peut se produire telle modification dans la constitution de l'atome, qui transforme la force de la pesanteur en une force équivalente opposée ? L'idée d'une telle transformation n'est pas, *à priori*, absurde. On constate bien des transmutations de ce genre en physique. L'hypothèse à vérifier est donc la suivante : Est-il possible, dans certaines conditions à déterminer, de transformer la force attractive de la pesanteur en force répulsive ? Si oui, le non-pesant existe. Et voilà mon principe dégagé !

* * *

L'hypothèse est-elle véritable ? Connaissons-nous des faits qui prouvent que, dans une certaine mesure, tout au moins, la force de la pesanteur peut être abolie ? Il n'est pas douteux que des exemples de ces faits existent. La Science officielle, il est vrai, hésite encore à les considérer comme réels, parce qu'ils semblent contredire les théories admises. Ils n'en existent

pas moins. Ils existent même en très grand nombre.

Tous ceux, par exemple, spirites ou non, sceptiques ou croyants, qui ont assisté à des expériences de typtologie, savent que, sous l'influence des mains des assistants, les tables remuent, crépitent, *lévitent*, le plus souvent en gardant le contact avec le sol par un de leurs pieds, parfois en perdant complètement ce contact. Quelqu'opinion qu'on ait sur la nature de l'influence ou de l'agent qui se manifeste dans ces expériences, le phénomène purement mécanique du soulèvement partiel ou total de la table est incontesté de tous les observateurs de bonne foi.

On ne peut l'expliquer que de deux façons : ou la table a, momentanément, sous l'influence des mains des asssitants, perdu une partie de son poids, ou une force inconnue est venue contrecarrer l'effet normal de la pesanteur.

D'autres faits nous aideront peut-être à nous décider pour l'une ou l'autre de ces explications.

J'ai été personnellement témoin du phénomène suivant, en 1897. J'en ai d'ailleurs parlé à l'époque aux lecteurs de l'*Echo*.

Nous faisions, un soir, mon ami le marquis de Lespinasse et moi, des expériences avec Renée Sabourault. Nous avions, au cours d'expériences précédentes, été très intéressés par certaines déviations de la pesanteur que nous avions constatées et nous cherchions à rééditer le phénomène, pour bien nous assurer de sa réalité. Il consistait en ceci. On prenait une chaise, une chaise vulgaire de salle à manger ; on la plaçait sur le parquet, à un endroit choisi par nous, et on priait l'enfant de s'asseoir dessus, les pieds sur le barreau. Chacun de nous soulevait ensuite la chaise avec l'enfant, pour se rendre compte approximative de leur poids. Après quoi, nous attendions quelques instants. Quand, après ces quelques instants d'attente, nous voulions de nouveau soulever la chaise de l'enfant, nous n'y parvenions plus, même en unissant nos efforts, mon ami et moi. Nous devions nous adjoindre une troisième personne.

Or, le soir dont je parle, il arriva ceci. M. de Lespinasse venait de tenter en vain de soulever la chaise et l'enfant et j'allais l'essayer à mon tour quand, au moment où je m'approchai, la chaise (sur laquelle la fillette continuait d'être assise, les pieds sur le barreau) s'éleva, d'elle-même, d'un mouvement rapide et précis, à soixante-dix centimètres environ du parquet, et s'y replaça sans bruit, d'un même mouvement, en quelque sorte automatique. Je ne puis mieux comparer ce mouvement qu'au va-et-vient du piston d'une machine à vapeur. On eût dit qu'un piston invisible avait imprimé à la chaise ce double mouvement de bas en haut et de haut en bas.

Au point de vue de la preuve que nous essayons de faire aujourd'hui, ces phénomènes ont un vif intérêt. Ils démontrent que, contrairement aux données admises, la pesanteur spécifique d'un corps n'est pas invariable. Tantôt le poids de Renée Sabourault et de la chaise était au moins sextuplé ; tantôt, au contraire, il était à ce point diminué que, plus légers que l'air, la chaise et l'enfant pouvaient s'enlever à deux pieds du sol.

Recherchons maintenant laquelle des deux explications proposées plus haut rend le mieux compte de ce double phénomène.

S'agit-il d'une force inconnue contrecarrant l'effet de la pesanteur ? S'agit-il plutôt d'une modification de la force de la pesanteur elle-même ?

La première explication semble devoir être écartée, car ce serait l'existence, non d'une force inconnue seulement qu'il faudrait supposer, mais de deux : une force dans le premier phénomène, s'ajoutant à la pesanteur ; une autre force, dans le second phénomène, luttant contre la pesanteur et la dominant.

La seconde explication paraît plus simple et plus plausible. La pesanteur augmente ou diminue, mais c'est la même force qui est en jeu. Pourquoi augmente-t-elle ? Pourquoi diminue-t-elle ?



RENÉE SABOURAULT

C'est le moment de reprendre ce que nous disions tout à l'heure de la constitution de l'atome. Nous pourrions sur ce point nous aider des savantes inductions de M. Gustave Le Bon, dans son livre récent sur l'*Evolution de la matière*. Contentons-nous de citer, pour en tirer les conséquences favorables à notre thèse, les conclusions de cette magistrale étude. Ces conséquences sont les suivantes :

1° La matière, supposée jadis indestructible, s'évanouit lentement par la dissociation continuelle des atomes qui la composent.

2° Les produits de la dématérialisation des atomes constituent des substances intermédiaires par leurs propriétés entre les corps pondérables et l'éther impondérable, c'est-à-dire entre deux mondes considérés jusqu'ici comme profondément séparés.

3° La matière, jadis envisagée comme inerte et ne pouvant restituer que l'énergie qu'on lui a d'abord fournie, est au contraire un colossal réservoir d'énergie — l'éner-

gie intra-atomique qu'elle peut dépenser sans rien emprunter au dehors.

4° C'est de l'énergie intra-atomique, qui se manifeste pendant la dissociation de la matière, que résultent la plupart des forces de l'univers, l'électricité et la chaleur solaire, notamment.

Si ces conclusions sont exactes, et la démonstration du docteur Gustave Le Bon semble bien établir qu'elles ne sont pas de simples hypothèses, il en résulte que l'atome n'est pesant que lorsque les éléments qui le constituent restent en quelque sorte soudés ensemble et s'entraînent les uns les autres, mais que, la dissociation commençant. les éléments pondérables cessent d'entraîner les éléments impondérables. Ce qui revient à dire que l'action de la pesanteur ne s'exerce que sur une portion de l'atome et que, si cette portion pouvait être éliminée, le poids de l'atome serait, *ipso facto*, supprimé ou, tout au moins, diminué, au prorata de cette élimination.

Or, cela se prouve expérimentalement.

Lombroso, M. de Rochas et, je crois bien aussi, M. Guillaume de Fontenay, ont constaté, dans les séances de matérialisations obtenues avec Eusapia, qu'au moment où le phénomène se produisait, le médium perdait de son poids. La constatation a été vérifiée par des savants anglais.

Il est donc permis d'en déduire que l'action de la pesanteur est liée, non à la partie dite matérielle des corps, mais à cette partie, disons fluidique, qui, dans certaines conditions, peut s'extérioriser.

Le phénomène de la « matérialisation » serait ainsi la résultante de la dissociation des atomes dont l'élément fluidique, contrairement à la croyance générale, serait l'élément pondérable.

D'où il résulterait que si un médium était assez puissant pour extérioriser la presque totalité de cette force, de cette substance, de ce je ne sais quoi que nous appelons le *fluide*, il deviendrait *non pesant* et pourrait s'élever dans les airs.

D'où il résulterait également que, si un médium, au lieu d'extérioriser son fluide, absorbait celui des assistants ou des choses qui l'environnent, il augmenterait d'autant son propre poids et deviendrait quelque manière *surpesant*.

C'est évidemment le cas du médium Renée Sabourault qui, dans les expériences que j'ai rapportées plus haut, était tantôt si lourd qu'il ne fallait pas moins de trois personnes pour le soulever du parquet, et tantôt si léger qu'il se soulevait de lui-même.

***

Les faits ne manquent pas pour justifier nos suppositions.

J'ai parlé de la lévitation des tables obtenues par l'imposition des mains et de mes observations personnelles avec Renée Sabourault. Mais les témoins de faits analogues, de faits beaucoup plus péremptoires même, abondent.

Je ne mentionnerai, car une nomenclature complète exigerait des pages et des pages, que deux des études les plus récentes.

L'une est due à M. le Dr Dusart. Le Dr Dusart a publié, il y a quelques années, un ouvrage sur Frédérica Hauffe, la voyante de Prevorst (1) Dans cet ouvrage, il cite de nombreux exemples de modification de la pesanteur.

Celui ci, par exemple :

Quand Mme Hauffe était en trance, si on la mettait au bain, on constatait des phénomènes extraordinaires. Ainsi on voyait ses membres, sa poitrine, et la partie inférieure

L'AVIATION SPIRITUELLE



UNE RELIGIEUSE EN LÉVITATION

de son corps émerger involontairement de l'eau, en vertu d'une élasticité étrange. Les personnes qui la soignaient faisaient tous leurs efforts pour maintenir son corps sous l'eau et ne pouvaient y parvenir. Si, à ce moment, elle était tombée dans une rivière, elle n'aurait pas pu s'y enfoncer plus qu'un morceau de liège.

Lorsque la trance cessait, Mme Hauffe reprenait son poids normal — preuve que la modification de la pesanteur correspondait bien à une extériorisation de force vitale, de fluide.

La seconde étude que je tiens à mentionner est celle de M. A. de Rochas. Nous l'avons reproduite en entier dans l'*Echo du Merveilleux*, en mars et avril 1901. Le lecteur peut s'y reporter. Sous ce titre, la *Lévitation du corps humain*, M. de Rochas rapportait une longue série de faits et concluait ainsi :

(1) Chamuel, éditeur.

J'en ai, je crois, assez dit pour montrer que la lévitation est un phénomène parfaitement réel et beaucoup plus commun qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord.

Ceux qui, d'ailleurs, ne trouveraient pas ces témoignages suffisants, n'auraient qu'à consulter la *Mystique divine, naturelle et diabolique*, de Gœrres (Paris, Poussielgue, éditeur), la *Mystique divine*, de l'abbé Ribet (Paris, Poussielgue) ; la *Physique de la magie*, du baron Karl de Prel, publiée récemment en Allemagne, etc.

Peut-être que, maintenant, le lecteur trouve moins insensée qu'au début de cet article, notre théorie du *non pesant* et de son application à la solution du problème de l'aviation.

Il est un fait indéniable, c'est qu'en dépit de la croyance commune, les corps, dans certaines conditions, subissent des déperditions de poids qui peuvent, parfois, aller jusqu'à la déperdition presque totale.

Ce qui reste à trouver, c'est le moyen d'obtenir à volonté, pratiquement, les déperditions de poids, les modifications de la pesanteur. Ce moyen, je ne le soupçonne même pas ; mais il n'est pas téméraire d'espérer qu'un chercheur le découvrira un jour.

Cet espoir est même d'autant moins téméraire qu'aux dires de certains auteurs, ce moyen était connu de l'antiquité, et qu'il a été perdu depuis.

Je ne résiste pas au plaisir de signaler à ce propos un article très curieux, très fouillé qui a paru, au mois de novembre dernier, dans la *Revue théosophique française* (*Le Lotus Bleu*), sous la signature de M. A.-P. Sinnett.

Cet article est intitulé : « Un vestige atlantéen ». Il s'agit des ruines de Stonehenge, dans le comté de Salisbury, qui n'excitent pas moins d'hypothèses que les pyramides d'Egypte et qui, d'après M. A.-P. Sinnett, seraient les restes d'un monument construit, à une époque préhistorique, par une colonie venue d'un continent disparu, l'Atlantide. Je passe sur les considérations dont l'auteur appuie son hypothèse, qu'il étend aux dolmens d'Espagne, de Bretagne et de Scandinavie. J'arrive immédiatement à la partie de son article qui intéresse plus directement la thèse que nous soutenons aujourd'hui.

Il serait insensé de croire, dit M. Sinnett, que de pareilles masses puissent être mues et mises en place avec une telle précision par la seule puissance musculaire des ouvriers. Avec les ressources mécaniques dont nous disposons aujourd'hui, ce serait encore une lourde tâche que d'ériger un second Stonehenge, à côté du premier...

Comment donc purent-ils (les Atlantes) surmonter la difficulté présentée par le maniement de ces pierres énormes ?...

En ce qui concerne ce dernier point, lorsque nous serons mieux éclairés sur l'histoire des Atlantes, nous verrons qu'ils possédaient des ressources mécaniques très étendues et applicables à toute espèce de travail. Mais les constructeurs de ce temps ne s'en tenaient pas uniquement aux engins dont nous nous servons aujourd'hui pour le transport des matériaux pesants. A l'apogée de la civilisation, la nation atlante connaissait et employait certaines forces de la nature qui sont aujourd'hui sous le contrôle spécial des Adeptes des sciences occultes (?). A cette époque les Adeptes n'étaient pas tenus d'en garder aussi rigoureusement le secret que maintenant. Parmi ces pouvoirs, il en était un si rarement exercé aujourd'hui que son existence même est niée et tournée en dérision par tous, je veux parler du *pouvoir de modifier la force de la pesanteur*...

Il est certain que le pouvoir de modifier la pesanteur au moyen de méthodes inventées par l'ingéniosité humaine ne peut que sembler absurde à ceux qui, ignorant certains faits très suggestifs déjà soumis à l'investigation scientifique, s'aveuglent volontairement sur la réalité des expériences mystérieuses et encore inexpliquées du spiritisme. Certes les Théosophes sont loin d'approuver toutes les théories spirites concernant les destinées de l'âme humaine après la mort ; mais les faits constatés dans les expériences spirites n'en sont pas moins des faits qui doivent trouver place dans toutes les conceptions bien raisonnées de la Nature.

L'auteur énumère un certain nombre de faits de lévitation, puis continue :

Voilà où il faut chercher l'explication des prodiges de l'architecture mégalitique. Guidés, aidés par les adeptes de l'Atlantide, ceux qui ont examiné Stonehenge avec le don de clairvoyance ont pu voir ce travail en voie d'exécution, car il est imprimé d'une manière indélébile dans la Mémoire de la Nature, où il est actuellement aussi visible qu'il le fut alors pour ceux qui assistaient à son exécution même. Cette vision clairvoyante nous montre les énormes blocs des trilithons soulevés et mis en place à l'aide de charpentes dont la puissance ne dépasse pas celle des engins employés aujourd'hui à la construction d'une simple maison en briques.

Il va sans dire que les grosses pierres dont se composent les pyramides furent mises en position par le même procédé. Les Adeptes, qui en dirigeaient l'érection, aidaient à ce travail en produisant la lévitation des pierres employées. Telle est l'explication simple, quoique étrangement mystérieuse, sous certains côtés, de ces antiques monuments construits avec des pierres si colossales.

Nous manquons de compétence et d'érudition pour discuter les assertions hardies, les aperçus si neufs de M. A.-P. Sinnett.

Aussi bien, nous ne voulions, en le citant, que donner un point d'appui de plus à notre thèse, en montrant que l'idée que nous essayons de formuler avait déjà traversé d'autres cerveaux que le nôtre.

Ce que M. Sinnett voit dans le passé, nous l'apercevons dans l'avenir. Cette modification de la pesanteur par laquelle il explique la construction des monuments monolithiques, nous émettons l'espoir qu'elle pourra être utilisée au progrès de la navigation aérienne.

Mais là s'arrête notre rôle.

Nous avons équipé la chimère. A d'autres de la chevaucher et de la conduire au but.

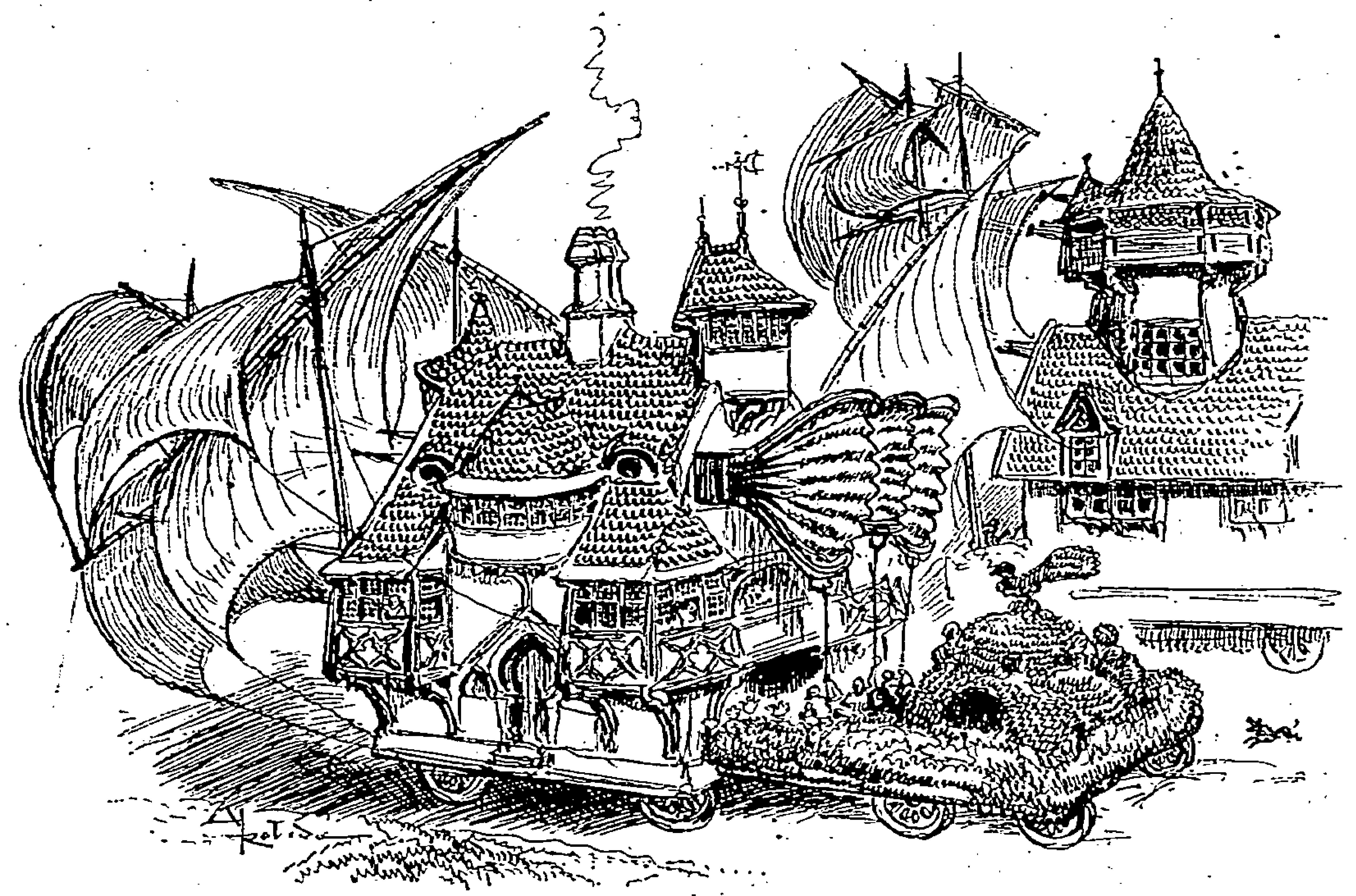
GASTON MERY.

Nous rappelons à nos lecteurs que tout ce qui concerne l'administration : mandats d'abonnements, demandes de numéros ou réclamations, doit être adressé à M. Alfred Leclerc, 19, rue Monsieur-le-Prince, Paris. — Tél. 818-94.

LES MAISONS AUTOMOBILES
DANS L'AUTRE MONDE (1)

.....Entre nos Villes, cher étranger, il y en a de mobiles et de sédentaires ; les mobiles, comme par exemple celle où nous sommes maintenant, sont faites comme je vais vous dire. L'architecte construit chaque Palais, ainsi que vous voyez, d'un bois fort léger; il pratique dessous quatre roues; dans l'épaisseur de l'un des murs, il place dix gros soufflets, dont les tuyaux passent, d'une ligne horizontale, à travers le dernier étage, de l'un à l'autre pignon, en sorte que, quand on veut traîner les Villes autre part (car on les change d'air à toutes les saisons), chacun déplie sur l'un des côtés de son logis quantité de larges voiles au-devant des soufflets, puis, ayant bandé un ressort pour les faire jouer, leurs maisons, en moins de huit jours, avec les bouffées continuelles que vomissent ces monstres à vent, sont emportées, si on veut, à plus de cent lieues. Quant à celles que nous appelons *sédentaires*, les logis en sont presque semblables à vos tours, hormis qu'ils sont de bois, et qu'ils sont percés au centre d'une grosse et forte vis, qui règne de la cave jusqu'au toit, pour les pouvoir hausser et baisser à discrétion. Or, la terre est creusée aussi profond que l'édifice est élevé, et le tout est construit de cette sorte, afin qu'aussitôt que les gelées commencent à morfondre le Ciel, ils puissent descendre leurs maisons en terre, où ils se tiennent à l'abri des intempéries de l'air. Mais, sitôt que les douces haleines du printemps viennent à le radoucir, ils remontent au jour, par le moyen de leur grosse vis, dont je vous ai parlé.

CYRANO DE BERGERAC.



Dessin de Robida, cliché Bauche.

LES MAISONS AUTOMOBILES DANS L'AUTRE MONDE

(1) Extrait des *Etats et Empires de la Lune* de Cyrano de Bergerac (Bauche, éditeur).

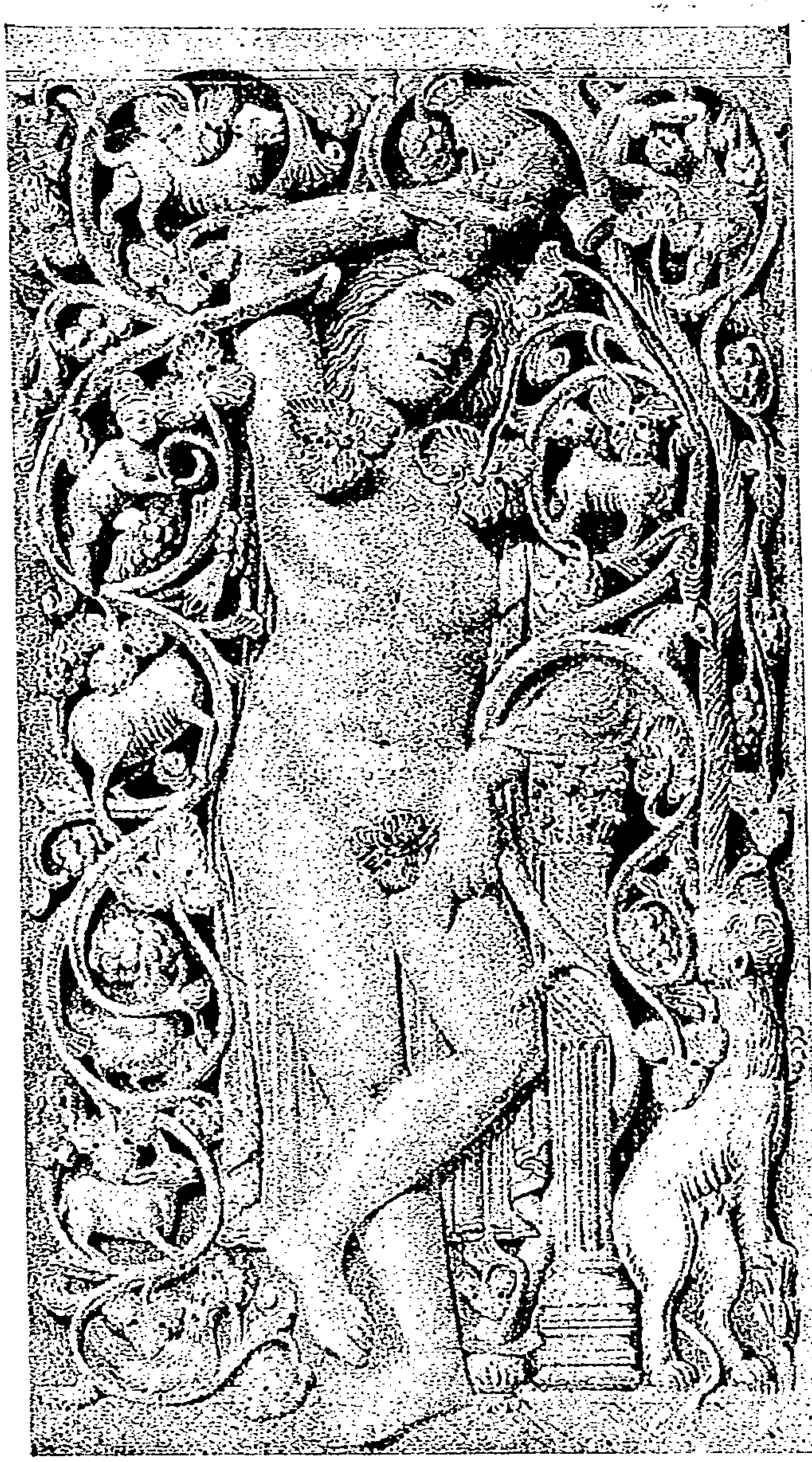
Les Mystères de Bacchus

L'éditeur Bernard Grasset, qui a eu le plus souvent le choix heureux, vient de publier un livre des mieux écrits et des mieux pensés, intitulé La Pensée Esotérique de Léonard de Vinci, *par M. Paul Vulliaud. Nous extrayons ce passage sur les mystères de Bacchus, dont l'image ci-contre, admirablement évoquée par Léonard, servira de thème à ces explications savantes. M. Paul Vulliaud, auteur du* Destin mystique, *écrit dans les* Entretiens idéalistes *de remarquables articles sur le catholicisme ésotérique.*

Orphée, c'est un point acquis, introduisit le culte de Bacchus en Grèce, dans l'île de Samothrace et, au dire de tous les mythographes, les Orphiques conservèrent le véritable esprit primitif du mythe dyonisiaque. Laissons-nous conduire par la tradition orphique pour mieux connaître la théologie bacchique. D'après cette tradition, dieu démiourgique, Bacchus est le dieu des quatre éléments de la Nature, c'est celui de la propa-

gation, le dieu mystique, le dieu caché, *deus absconditus*. D'autre part Bernard de Maufaucon (1) affirme avec raison que c'est en l'honneur du fils de Jupiter et de Sémélé que se font les cérémonies orphiques. Quel était dès lors le but de ces cérémonies? Servius va nous répondre : la purification des âmes (2). La morale pro-

Cliché Grasset.



LE BACCHUS DE LÉONARD DE VINCI

posée par l'orphisme s'épanouit définitivement en doctrine d'expiation. Pour tout dire, en un mot, la doctrine orphique est une doctrine palingénésique.

Avançons encore un peu dans l'étude des dogmes enseignés par les mystères antiques. En quoi consistaient-ils fondamentalement? D'après les mythologistes anciens et modernes, on peut conclure que l'enseignement ésotérique de cette Théosophie dont Bacchus est le type synthétique le plus analogue au type chrétien, consistait, après tout, dans la connaissance d'un Dieu suprême, de l'éternité de l'âme, dans la croyance à la chute originelle, dans la foi à la promesse d'un Rédempteur, enfin d'une réhabilitation personnelle au moyen de l'Initiation. Ainsi, les points importants, objets de la Révélation, étaient enseignés à Eleusis, à Memphis comme à Rome.

La signification intime et réelle de la religion hellénique — raison suprême de toutes les religions — se trouve, on le voit, dans la croyance à la venue d'un médiateur manifesté sous une forme humaine. Bacchus, je le répète, est à ce point le Dieu se rapprochant le plus du Dieu que nous, chrétiens, nous adorons, qu'il serait facile de tracer un parallèle des deux théologies, chrétienne et dyonisiaque. En effet, n'oublions pas saint Paul (I, Cor. X, 11) : « Toutes choses arrivaient aux Anciens en figures. »

Aussi présentait-on aux Initiables les dogmes sacrés sous des emblèmes naturels, sous des figures agraires ou bien encore sous des fables astronomiques. Les Initiateurs ethniques fondent tous l'institution du mariage, enseignent l'agriculture, parabolisent en langage solaire le thème des doctrines traditionnelles ; l'Initiation fait écho à la Cosmogonie. Tous les Initiateurs, dis-je ; Moïse lui-même développe une cosmogonie qui est une formule d'initiation.

Le savant de Fourmont (Acad. Inscript., t. III, p. 7) présente justement Bacchus et Cérès comme les auteurs du dogme de la métempsycose ; or, la métempsycose est en langage vulgaire ce que la palingénésie est en langage ésotérique : Ballanche l'a remarqué.

« La doctrine de la métempsycose et de la palingénésie tendait à représenter, nous dit Louis Ménard d'après Platon au Phédon, le corps comme une prison de l'âme et la vie terrestre comme l'expiation de quelque crime antérieur. Pour éviter un sort pareil ou pire encore dans un autre vie, il fallait se purifier de toutes les souillures. Le Dieu des mystères était le Libérateur, λυκῖος, le Rédempteur des âmes, le chœur des astres conduits par Dyonisos, représentant dans son évolution circulaire la descente et l'ascension des âmes, tour à tour entraînées vers la terre par l'ivresse de la vie et ramenées vers le ciel par l'ivresse de l'extase. Le soleil de nuit, le chorège des étoiles était le dieu de la mort et de la résurrection (1). »

Après avoir mis à nu le caractère de Législateur, de Rédempteur des âmes, nous allons voir que Bacchus qui donna, d'après la tradition, la loi sur deux tables, possède également celui de Victime.

Le dieu hellénique, Initiateur, dut subir le sort de tous les Initiateurs, il fut déchiré, mis à mort ; dans les cérémonies orgiastiques les fidèles mettaient en pièces un faon tacheté, attribut de Bacchus, en souvenir de la douloureuse Passion du Dieu qui avait versé son sang pour le rédemption des âmes et le sang du faon était versé, suivant le rite dyonisiaque, pour la purification des péchés.

(1) *Ant. expl.*, t. I, 2e partie, p. 229, éd. 1722.
(2) *In Georg.*, liv. 1er; *Eneid.*, liv. VI.

(1) L. Ménard, *Du polythéisme*, p. 313.

Incarné dans la chair le dieu souffre et meurt, la loi de l'homme est de passer de la vie à la mort et de la mort à la vie intégrale ; cette opération palingénésique s'accomplit par les mérites du divin sacrifié.

« Mourir, dit Plutarque, dans un passage conservé par Stobée, c'est être initié aux grands mystères et le rapport existe entre les mots comme entre les choses (τελευτή) l'accomplissement de la vie, la mort, τελετή, le perfectionnement de la vie, l'initiation (1). »

Le lecteur le conçoit il y aurait beaucoup à dire sur Bacchus et sur son culte, malgré l'intérêt, je m'arrête, ce serait déborder le cadre prescrit ; il n'est pas en effet question d'étudier la théologie du dieu hellénique, mais d'en révéler suffisamment pour caractériser ce que le symbole de Léonard représente.

PAUL VULLIAUD.

NOS ÉCHOS

PETITES ENQUÊTES DANS PARIS

(Curieuses expériences de psychométrie avec Mme Feignez)

Notre savant collaborateur M. Joseph Maxwell explique, avec toute l'autorité qui lui revient, son opinion sur la vue à distance ou psychométrie. Il est intéressant d'avoir, ce qui est toujours rare, de bons exemples à citer.

Mme Loni Feignez, 2, rue Pierre-Levée est certainement l'un des meilleurs sujets que l'on puisse rencontrer pour cette délicate fonction de clairvoyance psychométrique.

Une lettre, un objet quelconque lui donnent presque de suite une série de visions représentant les scènes auxquelles cet objet a été mêlé. Ainsi, Mme Feignez entre en communication avec des personnes inconnues et se trouve transportée dans des endroits qui lui sont complètement étrangers.

J'ai fait souvent des expériences avec elle, et je n'ai jamais eu de résultats nuls. Ceux-ci, au contraire, ont toujours été satisfaisants à des degrés différents pourtant.

Quand par exemple la lettre ou l'objet qui sert à ces expériences a passé par plusieurs mains, la fatigue de la voyante est beaucoup plus grande et sa vision moins nette.

C'est ainsi que, lui ayant remis dernièrement une lettre de Soleilland, Mme Feignez ne put me dire que peu de choses ; *pourtant ces choses étaient exactes*.

« L'être qui a écrit cette lettre est profondément dissimulé et déloyal, me déclare-t-elle. Quelque chose de *tragique* a dû se passer entre lui et une autre personne ; il y a eu projection de coups (*sic*). Il me semble qu'il étouffe et qu'il a peur... »

Au contraire, avec une lettre d'une parente à moi, Mme Feignez me fit le portrait détaillé physique et moral de cette personne, lui trouva même une ressemblance très grande avec une amie commune (ce qui est absolument juste) vit l'état de sa santé, me dépeignit le caractère de son mari et de sa fille. Elle ajouta à ces détails *authentiques de tous points*, deux prédictions : une naissance et une mort. J'en ai pris note; nous verrons si l'avenir donnera raison sur ce point à Mme Loni Feignez.

Sur ce sujet : prescience de l'avenir, la voyante m'apporta le témoignage d'une de ses clientes (avec l'assentiment de celle-ci), Mme Mougin, 42, rue Decamp, qui lui confirme avoir rencontré au printemps dernier le Russe *ayant un défaut de prononciation* qu'elle lui avait annoncé au cours d'une voyance. Tous les détails sur cette personne étaient vrais.

Mme Feignez croit possible la communication entre les vivants et les morts. Par l'intermédiaire d'une table, elle assure pouvoir fournir les preuves d'identité des personnes mortes évoquées : nom, âge, date de la mort, pays, etc. J'ai assisté chez elle à quelques expériences de ce genre fort intéressantes, mais pas assez nombreuses pour que la lecture de pensée ne puisse être l'explication de ces phénomènes. Tout ce qui a été révélé étant connu, précisé par le consultant.

Mme Loni Feignez va donner cet automne des soirées d'expériences psychiques d'où peut-être se dégagera une plus grande lumière. Je tiendrai les lecteurs au courant.

Mme LOUIS MAURECY.

Une sociétaire de la Comédie-Française en plein Merveilleux

Aux journalistes de Manchester qui me témoignaient leur admiration, j'avais répondu que je serais trop heureuse si mes relations à Paris pouvaient être utiles à tel ou tel d'entre eux.

Ils m'avaient dit alors que je leur ferais un sensible plaisir si je mettais mon obligeance au service de deux jeunes Américains qui comptaient parmi eux beaucoup d'amis.

C'étaient deux spirites nommés William et Ira Davenport. Ils avaient étonné l'Amérique et l'Angleterre par leurs expériences et ils comptaient se produire très prochainement à Paris.

J'avais promis de leur faciliter le premier contact avec le public français et, pour tenir parole, dès que j'eus réintégré mes pénates, je me mis à traduire moi-même une brochure où étaient énumérés les prodiges que les frères Davenport avaient coutume d'accomplir.

On y lisait qu'ils tenaient du ciel même leurs dons merveilleux, que le Créateur les dispensait d'obéir aux lois ordinaires de l'univers, qu'ils possédaient le pouvoir surnaturel de converser avec les esprits et de les asservir à leur volonté, etc.

Malgré la fâcheuse impression que me causa ce mysticisme

(1) Ménard, *Du polythéisme*.

fuligineux, je ne me crus pas en droit de changer le texte qui m'avait été remis.

Mais, quand ma traduction fut achevée, je me demandai anxieusement quel éditeur voudrait bien se charger de publier cette élucubration.

— Porte cela à Didier, me dit mon mari, témoin de mon embarras.

— Pourquoi à Didier ?

— Parce que je sais qu'il donne dans toutes ces balivernes. Il a perdu récemment une fille, et Victorien Sardou, qui est, paraît-il, un médium extraordinaire, la fait réapparaître presque tous les soirs devant ses yeux pour lui permettre de s'entretenir avec elle. Je crois qu'ils sont aussi fous l'un que l'autre.

J'allai donc chez Didier. Je lui exposai mon affaire; il voulut tout de suite parcourir mon manuscrit et il n'en eut pas plus tôt lu quelques feuillets qu'il fut enchanté. Tout ce qui me paraissait obscur lui semblait limpide comme de l'eau de source.

Je lui parlai de Sardou,

— Quel homme ! fit-il.

— Il a un merveilleux talent dramatique.

— Peuh ! sans doute ! mais c'est son moindre mérite. Qui n'est capable d'écrire une bonne pièce ?... Sa vraie supériorité, c'est de parler avec les esprits comme je vous parle. Il les appelle et ils accourent. Il leur commande et ils obéissent. Il obtient d'eux tout ce qu'il lui plaît. Tenez ! poursuivit-il, je vais vous montrer une œuvre qui vaut sûrement mieux que *les Pattes de Mouche*.

Là-dessus il alla me chercher une grande feuille de papier sur laquelle était tracé un dessin à la plume.

Cela représentait un pavillon de plaisance avec portique, balustrades, colonnettes, etc. Il y avait aussi des arbres qui ombrageaient un charmant jardin.

En regardant de plus près, on s'apercevait que toutes les lignes d'architecture, toutes les branches, tous les feuillages étaient figurés des assemblages de notes musicales, des croches, des doubles croches, des arpèges, des clés de sol, des clés de fa, des bémols, des bécarres : chaque fenêtre était une sonate, chaque rameau d'arbre était une chanson.

Je restai un moment interdite devant cette œuvre si bizarre et pourtant si séduisante.

— Savez-vous qui a dessiné cela ? me demanda Didier triomphant... C'est Victorien Sardou ou, plutôt, c'est sa main, car il se laissait guider par un esprit. Le véritable auteur a, d'ailleurs, signé au coin de la feuille.

Je lus : — Bernard Palissy.

— Parfaitement : Bernard Palissy ! Sardou avait évoqué un soir devant moi l'esprit de ce grand céramiste et voilà ce qu'a produit leur collaboration. Le médium n'eut qu'à laisser courir sa plume sur le papier. L'esprit la poussait. Notez que Sardou ne connaît pas une note de musique. Et il y a pourtant là des portées entières qui pourraient être jouées sur un instrument.

« Quand tout fût fini, Sardou demanda à Bernard Palissy ce qu'il avait voulu figurer.

« Alors l'esprit lui fit écrire en bas le titre du dessin : *Pavillon de Mozart dans le royaume céleste*.

» Que dites-vous de cela ?... »

Le mot de mon mari sur ce brave éditeur et sur Sardou me revint en mémoire, mais je me gardai bien de chercher à désillusionner le bonhomme.

Il continua :

— Sardou évoque souvent les esprits chez moi. Les premiers qui répondirent à son appel étaient très violents. Il en est toujours ainsi quand ils se présentent dans une demeure qui ne leur est pas encore familière. Ils me cassèrent mes pendules, mes glaces, ma vaisselle : ce fut un vrai massacre... Mais, depuis, ils se sont apprivoisés, et je vis maintenant en fort bons termes avec eux...

Il en revint alors à mes deux spirites américains et me déclara qu'il allait se hâter de publier la traduction de leur brochure.

Tout allait donc pour le mieux.

Les Davenport arrivèrent à Paris, L'opuscule célébrant leur gloire parut chez Didier et, contre toute attente, obtint un immense succès. Il y a toujours une infinité de gens qui demandent qu'on leur débite des contes bleus, comme aux petits enfants...

Mon mari et moi nous engageâmes les Davenport à venir d'abord donner des séances chez nous. L'assistance de lettrés, d'artistes et de gens du monde que nous invitâmes fut émerveillée et répandit partout son enthousiasme...

JUDITH-PAUL GSELL.

CONSEILS POUR LA SANTÉ

(Les guérisons de M. Pradié)

J'ai voulu revoir cet homme de bien dont les merveilleuses guérisons ont souvent excité la jalousie des hommes de science. Il habite toujours 45, rue du Cardinal-Lemoine, et j'ai eu le plaisir de le retrouver aussi vaillant que convaincu.

Aidé d'une médium-voyante, M. Pradié continue de soulager et de guérir les maladies. Il ne donne aucun remède, n'ordonne aucun traitement; seulement, il impose les mains et prie.

Il a guéri ainsi les maux les plus divers et plusieurs de ces malades étaient abandonnés par les médecins.

Pour édifier les lecteurs, je reproduirai ici quelques-unes des dépositions des témoins, lors de son procès.

C'est d'abord le capitaine Jean Chaumont, du 22e régiment d'artillerie, qui déclare :

« J'ai un fils malade depuis quatre ans. Je l'ai présenté à beaucoup de médecins, notamment aux docteurs W.., C... et B.., sans obtenir le moindre résultat. L'enfant a 7 ans et demi.

« J'ai conduit mon fils, plutôt par curiosité que par conviction, chez M. Pradié Il commença tout de suite le traitement qui consiste en l'imposition des deux mains au-dessus de la tête, pendant quelques minutes. Souvent aussi M. Pradié fait le signe de la croix.

Dès lors, je conduisis mon enfant deux fois par semaine à M. Pradié, et, un mois après, *tous les symptômes de maladie avaient disparu*.

« J'ai fait continuer le traitement ; l'enfant est actuellement très bien portant et paraît complètement guéri.

« Je n'ai pas cherché à comprendre, ni à étudier les phénomènes observés ; mais je constate un fait certain : *c'est que mon fils est guéri*, puisque, depuis sept mois, je n'ai observé aucune manifestation de son mal; avant le traitement, les crises se produisaient jusqu'à trente fois par jour ! »

Voici un autre témoignage, celui de Mme Aulon, 30, avenue du Trocadéro, Paris.

« J'ai été amenée chez M. Pradié par une personne de condition modeste, qu'il avait guérie. Ayant depuis longtemps mon fils malade de crises nerveuses et de neurasthénie, souffrant moi-même de la tête, de l'estomac et des yeux, j'allais avec mon fils chez M. Pradié, qui m'imposa simplement les mains sur les parties malades pendant quelques instants, tout en priant Dieu de rendre efficace son désir de guérir. Il fit de même pour mon fils. Après trois séances, une amélioration sensible se manifesta dans l'état de mon enfant, et mon état général devint meilleur. Je suis retournée souvent chez M. Pradié, et mon fils est aujourd'hui presque guéri. »

J'ai là, sous les yeux, beaucoup d'autres témoignages si probants que je suis forcée de reconnaître qu'à côté des princes de la science, dont les découvertes combattent si victorieusement le mal, il doit y avoir place pour les humbles, croyant en la parole de Celui par qui les boiteux marchèrent, les lépreux furent nettoyés, les sourds entendirent et les morts ressuscitèrent.

L. M.

1) FEUILLETON DE L'*Echo du Merveilleux* DU 1er OCTOBRE 1910

LE COUPLE DIVIN

Le siècle allait finir. Les jours troubles devenaient plus nombreux. Plusieurs prophètes se levèrent. Les femmes souffraient d'un malaise invisible. Quelques-unes sur les places publiques, tout à coup les cheveux au vent, l'écume aux lèvres, annonçaient des calamités et des joies immenses. Des magiciens orientaux envahissaient l'Europe, montraient des esprits comme les dompteurs leurs reptiles et leurs fauves. Les savants eux-mêmes frémissaient devant les découvertes s'imposant à leur scepticisme. Tous sentaient qu'un monde nouveau allait naître.

Nous étions devenus les disciples d'Isyas qui était le plus grand de tous les maîtres nouveaux. Il n'avait aucun fanatisme et il se contentait d'indiquer à chacun sa propre voie, sans l'y restreindre, sans surtout vouloir que la même servît à tous. Une révolution éclata à Paris. Nous fûmes quinze à partir avec Isyas pour l'Angleterre. Il avait choisi dans le comté de Kent un manoir confortable et silencieux où nous vivions tous ensemble dans une ivresse calme. Ses enseignements s'harmonisaient avec le ciel d'une teinte si délicate; et à certains crépuscules, quand, dans le jardin correct, nous nous promenions sous les lueurs d'un soleil fragile, nous comprenions combien la vérité est précieuse et comme notre maître était bon.

Nous avions été suivis par nos épouses, nos parentes, nos amies. La plupart s'ennuyaient à mourir, pleuraient dans les chambres, regrettant la saison des bains, les casinos, les flirts, le jeu, les danses au bord de la mer. Elles craignaient surtout que notre exil ne se prolongeât jusqu'à la fin du prochain hiver et de ne pouvoir montrer leurs bijoux sur leur peau nue dans des fêtes mélodieuses. Elles lisaient les journaux et prenaient du thé dans leur lit jusqu'à deux heures de l'après-midi, en maudissant les anarchistes qui les empêchaient de cueillir leurs ordinaires distractions ; surtout, elles détestaient notre fantaisie et l'ordre du maître qui avait voulu nous enseigner loin de la France. Certaines, trois seulement, écoutaient les paroles suprêmes. Leurs yeux brillaient comme des lampes ; elles avaient maigri ; elles ne dormaient plus ; la nuit, on les trouvait dans les escaliers, les yeux clos, prononçant des syllabes entrecoupées. Isyas les calmait en posant sa main sur leur front.

Comme j'étais venu seul, le maître me prit un jour avec lui. C'était un dimanche. La voiture allait d'un pas languissant ; l'après-midi finissait sans pareille. La courbe du paysage était solennelle, et les champs s'étendaient à perte de vue avec des arbres centenaires, des moissons illimitées, des plaines inviolées où les lièvres jouaient, où les faisans s'endormaient sur des branches. Des alouettes chantaient. Le ciel se purifiait de tout l'orage qui venait d'éclater, seules les fleurs énormes des rhododendrons se souvenaient de la pluie, toutes épanouies par les célestes larmes. Quelques gardes nous regardaient passer indifférents ; parfois de hâves braconniers, d'un œil inquiet, suivaient nos chevaux. Nous sourîmes à un couple d'amoureux qui s'était assis au bord de la route. Isyas secoua la tête : « C'est tout leur paradis, dit-il ; qu'il leur soit donné aussi grand que leurs illusions et que leur cœur ! »

Une petite église apparut sur un monticule ; un cimetière l'enveloppait, joyeux avec ses petites tombes tranquilles, ses pierres toutes droites, ses arbres et ses fleurs. Nous descendîmes. Les cloches chantaient sur nos têtes. Malgré une fine brume, les lointains des forêts restaient adorables. Tout respirait la joie. Mon maître mit sa main sur mon épaule.

« Je vous ai mené ici, dit-il, parce que c'est là que se décida ma destinée. J'ai beaucoup aimé, beaucoup souffert, beaucoup fait souffrir — comme tous les autres hommes, hélas ! — avant de me vouer à cette vie solitaire et redoutable. Dès mon adolescence un étrange ascendant me fut donné sur les femmes. Elles venaient à moi attirées par un aimant mystérieux.

« Ce furent pourtant de douloureuses années. J'étais entouré de sanglots, de désespoirs, de rancunes. Moi-même j'étais gagné à cette influence néfaste ; toutes me devenaient des fardeaux de jalousie et d'amertume. J'étais malheureux au-delà du terme, ayant cependant tout pour le bonheur. Enfin, je rencontrai celle qui devait décider de ma destinée et transfigurer mes désirs. Elle était vierge. Rien n'était plus pur que ses yeux ; ses cheveux, aux longues flammes semblaient le rayonnement d'une idole ou l'étendard du soleil. Je l'enlevai et nous partîmes. En route, tous les discours qui tombaient de sa bouche étaient si beaux que je n'osai l'embrasser. Nous cherchâmes la solitude dans ce comté de Kent, et j'étais stupéfait du respect que m'inspirait cette triomphante. Nous habitions justement la maison où je vous ai tous réunis ; nous n'étions que deux dans ce manoir immense, et nous passâmes nos nuits loin l'un de l'autre, comme deux fiancés que le sacrement n'a pas joints.

« Une après-midi, je crus que ma passion serait plus forte que mon culte. Je l'avais conduite justement près de cette église, dans le cimetière joyeux, sous les cloches bénies, afin de saisir le frisson des forêts sous l'infini du ciel. Elle était vêtue de blanc comme son âme. Elle joignit les mains devant le spectacle de cette nature où il y a si peu d'humanité que Dieu semble plus transparent. Elle priait sous les cloches bénies. Moi j'étais dévoré de la tentation de serrer enfin dans mes bras, comme une femme vaincue, cet ange insaisissable. (*A suivre.*) JULES BOIS.

Le Gérant : Mme GASTON MERY.

Paris. — Imp. R. TANCRÈDE, 15, rue de Verneuil.